Le journal indépendant des étudiants de l'Université de Montréal | quartierlibre.ca

Q!
Quartier L!bre
Volume 28 | nº 2 | 3 novembre 2021

À CHACUN SON UdeM

Et toi, comment vis-tu ton Université ?

#engagement politique
#implication sportive
#écoresponsabilité
#bénévolat
#solidarité

Radia Sentissi
COORDONNATRICE
AUX AFFAIRES ASSOCIATIVES

interne@faecum.qc.ca

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

VERS UN CAMPUS BIENVEILLANT

Depuis de nombreuses années, la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) travaille activement à sensibiliser la communauté universitaire, ainsi que les différents paliers gouvernementaux, aux enjeux entourant la santé psychologique étudiante, notamment l'accès adéquat à des services diversifiés. En 2016, puis en 2019, la FAÉCUM et l'Union étudiante du Québec (UEQ) rendaient respectivement public des résultats d'enquêtes montrant que 20% de la communauté étudiante présentait des symptômes dépressifs suffisamment graves pour nécessiter une consultation psychologique professionnelle.

Puis, la pandémie a frappé. Les incertitudes, le stress, l'anxiété et l'adaptation se sont exacerbés. À l'automne 2020, devant la détresse psychologique grandissante de la communauté étudiante et les revendications des associations étudiantes à travers le Québec, la ministre de l'Enseignement supérieur du Québec, Danielle McCann, annonçait un investissement de 60 millions de la part du gouvernement visant à favoriser la santé mentale chez la communauté étudiante universitaire. Cette somme sert, entre autres, à permettre la mise en œuvre du plan d'action gouvernemental pour la santé mentale étudiante en enseignement supérieur, incluant la promotion de la santé mentale, l'augmentation de solutions à la population étudiante et la bonification de l'offre de services.

Cette année, en réponse aux constats préoccupants des dernières enquêtes menées sur la santé psychologique étudiante et grâce à l'octroi du financement McCann, la FAÉCUM, l'Association générale des étudiants et des étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal (AGEEFEP) et les Services à la vie étudiante de l'Université de Montréal lancent la toute nouvelle campagne portant sur la santé psychologique : Tout le monde a des bas.

Cette campagne vise d'abord à poursuivre la sensibilisation de la communauté universitaire sur les causes d'une santé psychologique fluctuante, pour ensuite éduquer sur les facteurs de risque, les signes précurseurs et les pistes de solution. Axée sur l'entraide et l'écoute, cette campagne a pour mission de répandre une culture de bienveillance sur les campus de l'UdeM et de guider les membres de la communauté universitaire, notamment le personnel enseignant, dans l'adoption de pratiques favorisant la santé psychologique de la communauté étudiante. La FAÉCUM est d'avis que chaque personne de la communauté universitaire a un rôle à jouer pour l'améliorer.

En plus de la campagne, la FAÉCUM poursuivra son travail et effectuera un suivi de l'application du plan d'action gouvernemental, et ce, afin de constater la façon dont l'UdeM utilisera le financement pour augmenter les ressources disponibles sur les campus.

Pour en savoir plus au sujet de la campagne ou pour connaître l'ensemble des ressources à la disposition de la communauté universitaire, visitez le **www.toutlemondeadesbas.ca**.

ÉDITO | AU-DELÀ DES *HOODIES*

PAR CAMILLE DUFÉTEL

Dans les corridors de leur cégep, Maude, Joshua, Jasmine, Xavier et Mathis rêvent déjà du temps où ils fouleront les marches de leur nouvelle université. Ils espèrent, en premier lieu, que d'ici leur inscription, le masque de procédure ne sera plus obligatoire. Qu'ils pourront, somme toute, vivre leur jeunesse durant leurs études universitaires, faire la fête, cette fois sans l'ombre d'une inquiétude au cœur d'une foule survoltée. Que leurs cours leur plairont, que leurs professeurs et leurs professeures seront inspirants, que leur parcours les mènera à une belle carrière, au même titre que nombre de leurs prédécesseurs et prédécesseures à l'UdeM : l'astrophysicien Hubert Reeves, par exemple (et pourquoi pas ?), le réalisateur Jean-Marc Vallée, la pianiste Alexandra Stréliski, l'entrepreneur social Fabrice Vil…

L'un de leurs professeurs leur a aussi récemment parlé du musicien Bruce Xiaoyu Liu, qui a remporté le Concours international de piano Chopin le 20 octobre dernier, ou encore de la diplômée en médecine de famille Claudel Pétrin-Desrosiers, qui fait partie depuis le 25 octobre dernier des lauréates du prix Top 100 du Conseil canadien de la diversité de WXN et se classe ainsi parmi les 100 femmes les plus influentes du Canada…

« Portés par… » l'écologie, le sport, la musique, la vie…

Maude, très engagée sur le plan de la transition écologique, inspirée depuis des années par la militante suédoise Greta Thunberg, compte bien poser, à l'université tout comme chez elle, des gestes concrets pour ne pas alourdir son empreinte carbone : composter ses biodéchets simplement et dans n'importe quel pavillon, se rendre facilement à vélo sur le campus, avoir accès à des tasses réutilisables un peu partout pour éviter le tout jetable, se procurer des livres usagés, acheter des produits en vrac (p. 10-11)… Bref, elle espère qu'à l'université, son engagement pourra aller bien au-delà du fait de jeter sa canette dans une poubelle de tri, et se mobilisera d'ailleurs possiblement auprès d'un regroupement étudiant écologique, comme les Éco-Leaders (p. 8-9).

Jasmine, quant à elle, aurait plutôt tendance à vouloir s'impliquer sur le plan sportif à l'université, en particulier au sein du club de triathlon. Beaucoup de défis à venir, auxquels elle rêve déjà. Elle a entendu parler de la nouvelle ligue de flag-football féminin à l'UdeM, et trouve cette initiative particulièrement inspirante (p. 20-21).

Photo | Evelyn Semeryuk | unsplash.com

Un étudiant ou une étudiante, mille façons de vivre son cursus…

Joshua, pour sa part, souhaiterait s'inscrire dans un programme de baccalauréat en travail social, et pourquoi pas, suivre le parcours de Jeanne Dagenais-Lespérance, une étudiante très impliquée dans différentes causes, au niveau communautaire (p. 18-19).

Xavier est un passionné de musique émergente et rêve de rejoindre l'équipe de CISM, qui fête ses 30 ans d'existence sur les ondes FM, pour lui proposer une émission d'un genre nouveau (p. 24 à 26).

Mathis, lui, ne rêve pas d'un engagement en particulier : se faire de nouveaux amis, s'entraider, s'amuser aussi et construire une nouvelle étape de sa vie en se spécialisant dans la discipline de son choix sont déjà de bien beaux projets qu'il lui tarde de réaliser.

Si Maude, Joshua, Jasmine, Xavier et Mathis ne sont que fictifs, leur envie de vivre l'université à leur manière est à l'image de toute la communauté de l'UdeM : un étudiant ou une étudiante, mille possibilités de vivre son cursus et tout autant d'histoires à raconter dans les pages de *Quartier Libre*.

Quel monde pour demain ?

Le plus difficile est peut-être encore de choisir la bonne université. À chaque campus sa stratégie et ses moyens de communication. L'UdeM, à travers sa nouvelle campagne de notoriété lancée le 27 septembre dernier, dont le thème est « Portés par le monde », mise sur l'esprit de communauté, notamment pour attirer de futurs étudiants et étudiantes (p. 6-7). Un message qui fonctionne, selon le responsable du programme de certificat en publicité et communication créative à l'UdeM, Sylvain Desrochers, qui estime que cette campagne démocratise l'Université. Difficile, sur les abribus de la ville, de manquer les nombreuses affiches représentant des membres de la communauté étudiante portant des vêtements (*hoodies, tee-shirts*) à l'effigie de l'UdeM. Si certains étudiants et étudiantes trouvent que cette campagne dégage une forme de « marchandisage » et donne l'impression de mettre en avant une marque de vêtements, d'autres jugent qu'elle est effectivement une manière de renforcer le sentiment d'appartenance à une communauté.

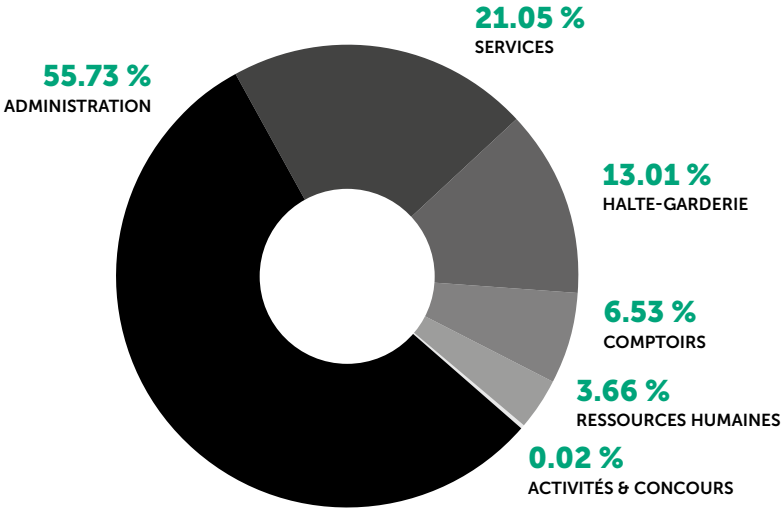
Plus de 67 000* étudiants et étudiantes, plus de 67 000 façons de vivre son université, plus de 67 000 interprétations possibles… En espérant que ceux et celles qui façonneront le monde de demain seront « portés par » l'envie d'un monde plus humain, plus résilient, plus solidaire, plus drôle, loin de la surconsommation, de l'égocentrisme et des égoportraits, des dérives des réseaux sociaux… Peut-être, qui sait, arboreront-ils ou elles fièrement leur chandail d'occasion, pour favoriser l'économie circulaire et tendre pas à pas vers un monde plus durable.

* Nombre incluant l'UdeM, HEC Montréal et Polytechnique Montréal.

BUDGET AGGLOMÉRÉ
2021-2022

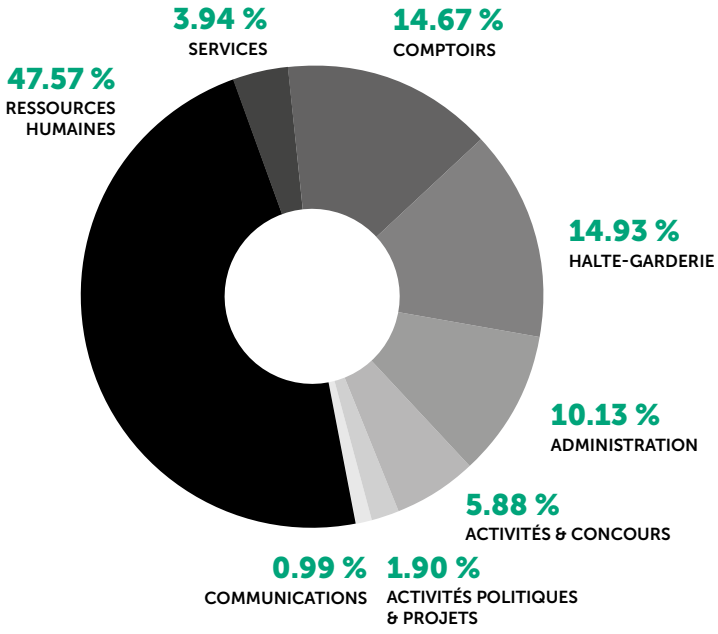
Le budget aggloméré ci-dessous présente les produits et les charges de la FAÉCUM pour la période allant du 1er mai 2021 au 30 avril 2022. Les produits et les charges se divisent en plusieurs grandes catégories, chacune repartie de façon proportionnelle par rapport à l'ensemble. Le budget complet de la FAÉCUM est toujours accessible aux membres. Pour plus d'informations, communiquez avec Alix Brun-Berthet, coordonnatrice aux finances et services : **finances@faecum.qc.ca**.

PRODUITS



Administration	55.73 %
Services	21.05 %
Halte-Garderie	13.01 %
Comptoirs	6.53 %
Ressources humaines	3.66 %
Activités & concours	0.02 %
Activités politiques & projets	0.00 %
TOTAL DES PRODUITS	**100 %**

CHARGES



Ressources humaines	47.57 %
Halte-garderie	14.93 %
Comptoirs	14.67 %
Administration	10.13 %
Activités & concours	5.88 %
Services	3.94 %
Activités politiques & projets	1.90 %
Communications	0.99 %
TOTAL DES CHARGES	**100 %**

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

08

3 ÉDITO
Au-delà des *hoodies*

6 CAMPAGNE PUBLICITAIRE
Une démarche de notoriété qui a du « style » ?

8 ÉCORESPONSABILITÉ
- Voir l'avenir en vert
- J'ai testé pour vous… être écolo sur le campus

12

12 POLITIQUE
La jeunesse s'active au municipal

14 ACCESSIBILITÉ UNIVERSELLE
Communauté étudiante sourde : écoutée ou mal entendue ?

16 RÉSEAUX SOCIAUX
Les nouvelles arènes de la vulgarisation scientifique

18 PORTRAIT
Fil collectif et plis solidaires

18

20

24

20 NOUVELLE LIGUE
Le flag-football féminin inaugure sa première saison

22 MUSIQUE
Le grand retour du jazz et du swing sur scène

24 RADIO
CISM célèbre 30 ans d'anecdotes

27 AU QUOTIDIEN
Comment mettre plus d'écologie dans son assiette ?

Q!
Quartier L!bre

DIRECTRICE DE RÉDACTION
Camille Dufétel I directeur@quartierlibre.ca
CHEFS DE SECTION
CAMPUS I David Fillion I campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ I Paul Fontaine I societe@quartierlibre.ca
CULTURE I Anaïs Amoros I culture@quartierlibre.ca

PHOTO DE LA UNE | Ludovic Théberge
COLLABORATEURS I Marie-Ève Buisson I Renaud Chicoine-McKenzie I Maud Galdini I Matéo Gaurrand-Parado I Damien Meunier

Correctrice I Gaëlle Varnier-Brunet
Réviseure I Mira Rivest-Trudel

Infographie I Alexandre Vanasse
Publicité I Accès-Média I accesmedia.com
Impression I Hebdo-Litho

Pour nous joindre I Tél. : 514-343-7630
info@quartierlibre.ca I www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par les Publications du Quartier Libre, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Mensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 3000 exemplaires.
Nos bureaux sont situés au 3200, rue Jean-Brillant (local B-1274-6), Montréal (Québec) H3T 1N8
Dépôt légal : Bibilothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

Prochaine parution I 1er décembre 2021

UNE DÉMARCHE DE NOTORIÉTÉ QUI A DU « STYLE » ?

Le 27 septembre dernier, l'Université de Montréal a lancé une nouvelle campagne de notoriété intitulée « Portés par »*. Son approche est moins traditionnelle qu'à l'accoutumée, mais le message n'est pas toujours bien décodé.

PAR MAUD GALDINI, EN COLLABORATION AVEC DAVID FILLION

De jeunes adultes prennent la pose, regard tourné vers l'objectif, arborant des vêtements à l'effigie de l'Université de Montréal. Des slogans comme « Portés par le monde » ou « Portés par la solidarité » recouvrent ces portraits à l'esthétisme accrocheur. Sur le site Internet de l'UdeM, un appel au rassemblement complète le tout : *« Soyez de ceux et celles qui rêvent grand, qui changent les choses et façonnent le monde de demain. »*

Que ce soit en page d'accueil du site Internet de l'UdeM, ou dans les abribus et sur le campus, difficile d'ignorer les affiches et images de la nouvelle campagne de l'Université. L'objectif de celle-ci, lancée quelques semaines après le début de la session d'automne, est assumé : mettre de l'avant le *« sentiment d'appartenance à une communauté de diplômés enclins à changer le monde »*, selon les mots de la directrice de l'image de marque de l'UdeM, Hélène Mitchell.

> *« On dirait qu'ils veulent mettre en avant la marque de vêtements de l'Université de Montréal. »*
>
> **Lou Chatagnat**
> Étudiante en troisième année au baccalauréat en sociologie

Bannière de la campagne de notoriété de l'UdeM 2021, telle que présentée sur le site Internet de l'Université.

Quel message souhaite transmettre l'UdeM ?

Le projet « Portés par » n'est pas pensé sans un public cible en tête. *« Des axes de communication ont préalablement été testés auprès d'étudiants de cégeps et d'écoles secondaires afin de réaliser cette campagne »,* mentionne Mme Mitchell. Ce sont en effet ces étudiants qui sont dans la ligne de mire de ce déploiement. *« Nous avons entrepris cette démarche de notoriété en faisant appel au côté émotionnel des étudiants plus jeunes*, poursuit la directrice de l'image de marque de l'Université. *L'efficacité du message résidait alors dans le fait de leur montrer qu'étudier à l'Université de Montréal signifie faire partie d'un grand projet. »*

À l'évidence, cette nouvelle campagne se distingue de celle lancée en 2017, « L'Université de Montréal et du monde ». Cette dernière, qui se présentait davantage comme un « exercice de positionnement de l'UdeM », braquait alors ses projecteurs sur des diplômés et diplômées notoires de l'UdeM, comme le réalisateur Denys Arcand ou l'entrepreneur social Fabrice Vil. Avec « L'Université de Montréal et du monde », c'était l'étalement des réussites individuelles et du savoir-faire de l'UdeM qui avait été mis de l'avant. *« En règle générale, les établissements d'enseignement mettent de l'avant des diplômés,* analyse le responsable du certificat en publicité et communication créative et du certificat en créativité et innovation, Sylvain Desrochers, également chargé de cours à la Faculté de l'éducation permanente. *L'approche traditionnelle est de montrer que quelqu'un d'important est passé par l'établissement. »*

L'équipe de l'image de marque de l'UdeM opérerait ainsi un changement de stratégie de communication. *« On va dans une perspective différente* [*avec cette nouvelle campagne*], observe M. Desrochers. *On vise un phénomène d'identification, pas de projection* [*dans l'avenir*]. *»* Le projet « Portés par » mise ainsi sur un sentiment d'appartenance à la communauté udemienne. *« Cette campagne-là démocratise l'Université*, poursuit le responsable de programme. *On montre à l'individu que ce n'est plus quelque chose d'inaccessible. »*

Message reçu ?

Les affiches promotionnelles surprennent néanmoins plusieurs étudiants et étudiantes du campus. L'étudiante en troisième année au baccalauréat en sociologie Lou Chatagnat est d'avis que cette campagne s'apparente à une publicité pour une compagnie griffée. *« On dirait qu'ils veulent mettre en avant la marque de vêtements de l'Université de Montréal »*, témoigne-t-elle. *« J'aurais préféré une photo plus naturelle d'un groupe d'étudiants*, ajoute Maxime Bergeron, également en troisième année au baccalauréat en sociologie. *Sur*

l'image du site, c'est comme si tout était calculé. Ça manque de spontanéité. »

L'actuelle campagne de notoriété n'a pourtant pas été pensée pour attirer l'attention sur la ligne de vêtements de l'Université de Montréal, selon Mme Mitchell. *« Le but est de faire un clin d'œil, à travers le logo de l'Université dont nous sommes fiers, aux valeurs qui régissent la communauté universitaire, c'est-à-dire la solidarité et le changement »*, précise-t-elle. Pour M. Desrochers, cette approche communicationnelle est efficace auprès des jeunes pour recruter la future communauté étudiante. *« L'image et le message vont ensemble*, souligne-t-il. *C'est une façon de tisser un lien, de faire une prise de contact avec les futurs étudiants. »*

Cette prise de contact est tout de même bien perçue par d'autres membres de la communauté udemienne, comme l'étudiante en troisième année au baccalauréat en sciences de la communication Clara Sauvadet. « *C'est une manière de renforcer le sentiment d'appartenance à une communauté, tout en mettant de l'avant une fierté »,* affirme-t-elle.

Porter… la « marque UdeM » ?

« Portés par », comme toute campagne publicitaire, fait donc rayonner une marque, ici, celle de l'Université de Montréal, selon M. Desrochers. Il estime que d'un point de vue communicationnel et publicitaire, l'accent n'est pas mis sur les vêtements. *« On n'incite pas à s'en procurer directement,* assure-t-il. *La présence du logo n'est pas exagérée. C'est correct, ça confirme un sentiment d'appartenance* […]. *C'est une occasion pour les jeunes de s'identifier à une marque. »*

Le logo de l'UdeM, un symbole très représentatif, reste indissociable du message communiqué, selon M. Desrochers. D'après lui, les bons codes esthétiques et culturels sont utilisés pour s'adresser à de futurs étudiants et étudiantes. *« On leur parle dans des termes qui peuvent être significatifs pour eux »*, précise-t-il. Pour le responsable du certificat en publicité et communication créative, le succès de cette campagne résiderait également dans sa capacité à s'implanter comme référence culturelle. « *La personne doit le voir, le revoir… Ça crée, à long terme, quelque chose qui s'inscrit dans l'imaginaire collectif »*, explique-t-il. M. Desrochers reconnaît néanmoins qu'un individu qui voit cette campagne pour la première fois ne pourra pas décoder le message immédiatement. Maxime Bergeron estime pour sa part que cette campagne publicitaire dégage une forme de *« marchandisage »* qui n'est pas représentative du sentiment de communauté.

Question de style

Quoi qu'il en soit, si « façonner le monde » de demain inclut la possibilité d'acheter des articles à l'effigie de l'UdeM, le choix parmi ces derniers ne manque pas. Les différentes librairies du campus vendent de nombreux vêtements et accessoires à l'effigie de l'Université, parmi lesquels la nouvelle ligne de vêtements développée par le studio de création indépendant axé sur le design Wedge, entièrement réalisée au Québec par l'entreprise Éthica.

Les librairies abritent aussi des produits fabriqués au Salvador ou au Honduras. Leur prix oscille entre 19,99 $ pour un tee-shirt et 49,99 $ pour un chandail. Les accessoires à l'effigie de l'UdeM sont également nombreux : stylos, agendas, carnets, porte-cartes, gourdes, peluches, contenants thermohermétiques, casquettes, tuques, sacs à dos, tabliers, étuis à crayons… Rien n'échappe à la présence du logo de l'Université.

Photo | Gaëlle Leroyer

Affiche de la campagne « Portés par » conçue par l'agence Cossette.

Entre les perceptions

La campagne « Portés par » semble ainsi être une nouvelle déclinaison de l'image que l'Université désire mettre de l'avant dans la société. Pour certaines personnes, le message est précis ; pour d'autres, il demeure confus. *« Avec des grosses entreprises comme l'Université de Montréal, il y a de multiples façons de représenter "la marque" »*, étaye M. Desrochers. D'après lui, le fait que les codes publicitaires ne soient pas tous reçus de la même façon par le grand public est normal.

Pendant au moins une année, « Portés par » sera la principale campagne grand public promue par le Bureau des communications et des relations publiques de l'UdeM. L'Université devra toutefois patienter avant de voir si cette façon de s'adresser au grand public suscite l'intérêt et de décider de renouveler ce type d'approche.

L'UdeM effectue ainsi un pari en jouant sur l'offre et la demande : l'offre, par l'intermédiaire d'une campagne ayant recours à un visuel et une façon d'entrer en contact avec le public d'une manière moins traditionnelle que d'autres ; la demande, en provenance de futurs étudiants et étudiantes qui s'intéressent à l'UdeM. Elle le gagnera seulement si le message porte ses fruits.

Photo | Camille Dufétel

Marchandisage à l'effigie de l'UdeM. Librairie du pavillon Jean-Brillant.

* « Portés par » a été conçue par l'agence Cossette et la stratégie a été élaborée par Maryse Sauvé. La vidéo est un produit de Colossale et le remaniement graphique de la plateforme revient à LG2. Le projet a été coordonné par Léa Portugais-Poirier et dirigé par Hélène Mitchell, qui travaillent pour le Bureau des communications et des relations publiques de l'Université de Montréal.

VOIR L'AVENIR EN VERT

Grâce à son nouveau plan stratégique de développement durable, paru au printemps dernier, l'Université de Montréal entame un tournant écoresponsable. Les étudiants et étudiantes, du simple fait de leur nombre – un peu moins de 45 000 uniquement à l'UdeM – sont appelés à avoir un impact sur sa réussite. Leur en donne-t-on les moyens ?

PAR RENAUD CHICOINE-MCKENZIE

Photo | Alexander Abero | unsplash.com

Des changements qui prennent du temps.

Depuis le 4 octobre dernier, la communauté étudiante de l'UdeM peut utiliser les tasses réutilisables CANO, offertes chez Local Local, dans le pavillon Jean-Brillant. Cette initiative écoresponsable est l'une des dernières mises en place par l'Université. Or, au regard du *STARS Report**, une certification triennale internationale en développement durable décernée par The Association for the Advancement of Sustainability in Higher Education, et visant les établissements d'enseignement supérieurs, l'UdeM, qui a obtenu une certification argent, se classe toutefois en-dessous d'autres universités québécoises. Ce rapport a d'ailleurs servi d'inspiration à sa planification stratégique 2021-2023 pour le développement durable, selon UdeMNouvelles.

> *« On met des services à la portée des étudiants, mais on n'arrive pas à les attirer. »*
>
> **Ronald Jean-Gilles**
> Directeur de l'Unité de développement durable (UDD) de l'UdeM

L'étudiante en troisième année au doctorat de premier cycle en médecine Florence Turcotte déplore certains retards accusés par l'Université en matière de transition écologique. Elle est la présidente de l'organisme étudiant ÉcoLeaders, lequel vise à sensibiliser la communauté de l'UdeM au développement durable. *« Les gens sont un petit peu surpris de voir que l'UdeM n'a pas de compost accessible dans tous les pavillons »,* énonce-t-elle à *Quartier Libre*. Les bacs bruns ne sont d'ailleurs pas, d'après elle, les seules solutions écoresponsables à manquer de visibilité sur le campus.

De passage à l'Université, les étudiants et étudiantes peuvent, s'ils le souhaitent, composter leurs biodéchets, utiliser des gobelets réutilisables ou encore recycler leurs appareils électroniques. D'autres initiatives leur permettent aussi d'acheter des produits sans emballage à la boutique En Vrac ou des vêtements de seconde main à la friperie Beati.

La plupart de ces offres semblent pourtant méconnues, au regard des témoignages de

certains membres de la communauté étudiante. Rencontrés à la cafétéria Local Local, les étudiants en troisième année au baccalauréat en sciences économiques Hicham Dakkak et Sofia Liubinskas avouent leur ignorance de ces installations au-delà du bac brun. « *Pour les poubelles, il y a ce qu'il y a à côté,* remarque Hicham Dakkak, en tournant son regard vers le bac de compostage. *C'est à peu près tout ce dont je suis au courant, mais pour le reste, concernant les magasins… aucune idée. » « Pareil »,* confirme Sofia Liubinskas.

Même son de cloche pour l'étudiante en deuxième année au baccalauréat en philosophie Mélody Constantin, potentielle future cliente d'En Vrac et de Beati. « *C'est quelque chose qui m'intéresse,* témoigne-t-elle. *Tant mieux si c'est accessible avec l'Université, je ne le savais pas.* » Bien qu'ils soient absents de plusieurs bâtiments du campus, les bacs de compostage restent-ils la plus apparente manifestation du virage vert sur celui-ci ?

« Les changements prennent du temps à se faire. C'est une grosse lourdeur bureaucratique. »

Florence Turcotte
Étudiante en troisième année au doctorat
de premier cycle en médecine et présidente d'Éco-Leaders

La communauté étudiante ne se désintéresse pourtant pas des questions environnementales, selon Florence Turcotte, comme peut en témoigner la popularité des Éco-Leaders. « *Beaucoup de personnes nous écrivent pour des projets étudiants et ils viennent de tous les horizons*, assure-t-elle. *J'ai été étonnamment surprise des gens qui s'impliquent au sein d'Éco-Leaders.* »

Un changement de cap

Un travail reste à faire au niveau de l'accessibilité et de la visibilité de ces ressources, selon le nouveau directeur de l'Unité de développement durable (UDD) de l'UdeM, Ronald Jean-Gilles. *« On met des services à la portée des étudiants, mais on n'arrive pas à les attirer »,* résume-t-il. Arrivé à la tête de l'UDD deux mois seulement avant le début de la pandémie, il a plus de vingt ans d'expérience dans le domaine du développement durable. Après bientôt deux ans en télétravail, il en est donc à son premier automne sur le campus, mais ses intentions sont claires : structurer la stratégie au niveau de l'Université et mettre en branle un changement de culture.

« Je pense qu'aujourd'hui, on reconnaît l'importance d'agir pour le développement durable, une reconnaissance qu'on n'avait peut-être pas auparavant », admet M. Jean-Gilles. Avant son arrivée, l'UDD existait et mettait en place des politiques et des offres écoresponsables, mais elle n'avait pas de stratégie générale de développement durable pour l'Université, selon lui. Il a ainsi fait de la planification stratégique 2021-2023 pour le développement durable à l'Université de Montréal l'un de ses premiers engagements, en avril dernier, afin de la doter pour la première fois de politiques écoresponsables. *« Maintenant, tout le monde s'entend pour dire que le statu quo n'est pas une option »,* poursuit-il.

Florence Turcotte s'inquiète néanmoins des procédures de l'Université qui, d'après elle, peuvent constituer un obstacle. « *Les changements prennent du temps à se faire,* déplore-t-elle. *C'est une grosse lourdeur bureaucratique et au final, la prise de décision, on ne sait pas trop qui la fait, on ne sait pas trop à qui s'adresser.* » Elle illustre son propos par la difficulté à louer de la simple vaisselle réutilisable pour un événement. « *Ce n'est pas faux de dire qu'il y avait une lourdeur administrative*, concède M. Jean-Gilles. *Ceci dit, il y a vraiment un vent de changement.* »

Pour la présidente des Éco-Leaders, la question est de savoir si ce vent sera suffisant pour faire changer de cap le navire de l'UdeM. La planification stratégique n'est qu'un premier pas dans cette direction : elle définit une quarantaine d'objectifs, dont ceux d'améliorer les communications entre l'Université et sa communauté, de stimuler l'engagement de celle-ci et de lui offrir un milieu de vie sain. Toutefois, elle ne spécifie pas comment atteindre ces objectifs, selon le directeur de l'UDD. L'Unité se penche aussi actuellement sur la question, en consultation avec la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM), l'Association générale des étudiantes et étudiants de la Faculté de l'éducation permanente (AGEEFEP) ainsi que des membres du corps professoral et du personnel administratif. Le projet prendra un certain temps à se concrétiser, et une première mouture de celui-ci devrait être prête en mars 2022, selon M. Jean-Gilles.

Aller de l'avant

Le but n'est pas d'attendre jusque-là, selon ce dernier, qui assure que plusieurs offres sont d'ores et déjà proposées aux étudiants et aux étudiantes, et que l'Université a apporté des améliorations sur le campus. Elle a par exemple ajouté de nombreux supports à vélo pour encourager le transport actif, tous répertoriés sur une carte en ligne. De plus, une offre de location à long terme de vélos, abandonnés à leur sort sur le campus et récupérés par l'Université, est proposée. Un service notamment offert aux étudiants et étudiantes étrangers.

Pour ce qui est du compost, l'initiative avait été mise à l'arrêt pendant la pandémie : après tout, point d'ordures sans communauté étudiante sur le campus. *« Ça va reprendre, ça fait partie des priorités »,* promet M. Jean-Gilles. La logistique est toutefois plus compliquée qu'il n'y paraît, car l'UdeM ne fait pas affaire avec le service de la Ville de Montréal. Florence Turcotte a néanmoins foi en ce projet. *« Nous avons plusieurs personnes intéressées à travailler dessus »,* assure-t-elle.

Pour M. Jean-Gilles, la communauté étudiante doit impérativement s'engager, mais il reconnaît que du travail reste à faire au niveau des communications entre l'Université et cette dernière. *« C'est quelque chose sur lequel on veut travailler*, affirme-t-il. *On met beaucoup d'efforts pour mettre en place des projets ou des services pour les étudiants, mais au niveau de la participation, on n'y est pas. »*

LE SAVIEZ-VOUS ?

• L'UdeM a reçu la certification MSC (Marine Stewardship Council) pour son approvisionnement en poissons issus de la pêche responsable.

• L'année dernière, les ruches de l'UdeM ont permis de produire quelque 15 kilos de miel.

• L'UDD compte notamment, dans les prochains mois, mettre en place un plan de mobilité post COVID-19 visant à faciliter les déplacements à vélo sur le campus et aussi créer une serre expérimentale au campus MIL.

• En 2019, l'UdeM s'est lancée dans la réalisation d'une bière faite à partir d'ingrédients produits sur le campus. « Nous brassons la bière avec le houblon qui pousse sur le campus et le miel des ruches installées sur la montagne », expliquait alors à *Quartier Libre* le directeur de la division Résidences, hôtellerie et restauration à l'UdeM, Pascal Prouteau.

Source : UdeMNouvelles

* Le *Sustainability Tracking, Assessment & Rating System™* (STARS).

J'AI **TESTÉ** POUR VOUS : ÊTRE ÉCOLO À L'UdeM

À quel point la communauté étudiante peut-elle poser des gestes concrets pour accélérer sa transition écologique au quotidien sur le campus ? *Quartier Libre* a souhaité l'évaluer lors d'une journée « test ».

TEXTE ET PHOTOS PAR DAVID FILLION

À l'occasion d'une entrevue avec la directrice marketing de la compagnie CANO, Fanny Brosseau, au sujet des tasses réutilisables mises à la disposition des étudiants et étudiantes à la cafétéria Local Local du pavillon Jean-Brillant, je me suis demandé si la communauté universitaire avait les moyens d'être écologiquement responsable dans ses actions sur le campus. J'ai également profité d'une journée libre pour mettre à l'épreuve certaines options qui lui sont offertes.

9 h 00 : À mon arrivée, je vais me chercher un café chez Local Local. Je sais que cette cafétéria est le seul endroit du campus où je peux prendre mon breuvage dans une tasse réutilisable CANO, et ce, depuis le 4 octobre 2021. Ce service s'apparente à celui d'une offre de location de vaisselle et a pour but de minimiser l'utilisation des gobelets à usage unique. Une chance : je sais où les trouver et comment le système d'emprunt fonctionne. Les tasses noires réutilisables sont disposées juste à côté des gobelets en carton de Local Local et d'une machine à café, à proximité d'une petite affiche explicative, mais discrète. En revanche, quand j'utilise l'application CANO, je constate que la marche à suivre est détaillée.

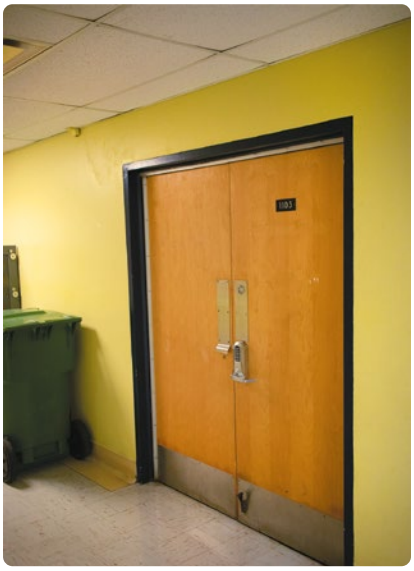
Tasse CANO

9 h 30 : J'ai besoin de nouveau linge, et tant qu'à faire, autant privilégier la seconde main, économique et écologique. Direction la friperie Beati : un service dont j'ai entendu parler sur les réseaux sociaux et dont le local se situe au pavillon Marguerite-d'Youville. Une fois sur place, j'ai de la difficulté à trouver le local. Je finis par le voir, mais sans nomenclature, sans affiche ni logo, la porte de la salle 1103 apparaissant comme toutes les autres. Sa particularité ? Elle est fermée, tout comme le service que je voulais essayer.

Je contacte les responsables de la friperie pour découvrir qu'elle était, le jour de mon passage, soit le 21 octobre dernier, hors fonction. Il faut cependant rappeler que le point de vente et d'achat de vêtements usagés est né à l'aube de la pandémie et que l'accès au local a été restreint, voire interdit pendant plusieurs mois. Le service a donc été proposé en ligne pendant un certain temps, n'a repris en présentiel que le 26 octobre dernier et est depuis offert de 12 heures à 17 heures tous les mardis.

10 h 00 : Le chemin n'est pas bien long jusqu'au point de vente d'aliments En Vrac de l'UdeM : son local est le même que celui de la friperie. Cette autre offre écoresponsable était hors d'atteinte au début de la session d'automne. J'aurais aimé pouvoir m'acheter un peu de couscous et du cacao en grosse quantité ; ce sera pour une autre fois. Dans la mesure où il a connu la même situation que Beati, En Vrac n'a rouvert au grand public qu'au retour de la semaine de relâche et la communauté étudiante peut ainsi profiter de ses services les mercredis de 16 h 30 à 18 heures et les jeudis de 12 h 15 à 13 h 30. La clientèle doit penser à apporter ses contenants pour faire ses achats, car ceux-ci ne sont pas fournis sur place.

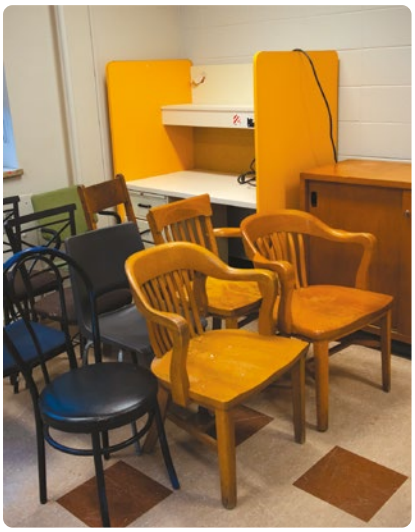
11 h 00 : Aux trouvailles de France est le nom du service où j'ai mon rendez-vous pour magasiner des meubles usagés. Le local D-219 du



Beati et En Vrac, local 1103 du pavillon Marguerite-d'Youville.

pavillon Marguerite-d'Youville est facile à trouver et deux préposés sont disponibles pour me renseigner et me faire découvrir les offres sur place. J'aperçois des chaises, des bureaux de travail, des casiers de vestiaires, des ventilateurs, des cartables… Tous ces objets ont déjà été utilisés, mais l'UdeM cherche à les vendre à coût modique plutôt que de s'en débarrasser.

Cependant, l'existence de certains services demeure confidentielle, tandis que d'autres n'ont repris leurs activités qu'après la semaine de relâche.



Meubles usagés, Aux trouvailles de France, local D-219 du pavillon Marie-Victorin.

Le personnel présent m'indique, à ce stade, ne pas encore avoir de dates à venir pour accéder de nouveau à ce service. L'inventaire n'est plus massivement réapprovisionné, comme lorsque plusieurs meubles avaient été laissés à l'abandon à la suite du déménagement des départements de sciences sur le campus MIL.

11 h 45 : Je m'installe dans l'aire de restauration de Local Local du pavillon Marie-Victorin pour dîner. Une fois que j'ai terminé, je réalise qu'il n'y a pas de bac de compost sur place. Même si j'en trouve aux alentours du comptoir Local Local du pavillon Jean-Brillant, et que j'en ai déjà vu à plusieurs endroits du campus MIL, je constate que l'offre n'est pas égale pour tous les pavillons du campus de l'UdeM.

12 h 30 : Arrivé au pavillon Roger-Gaudry, je me dirige directement vers l'entrée U-1. Selon la section *Plan campus* du site Internet de l'UdeM, elle fait partie des emplacements indiqués pour déposer ses piles usagées.

Électrobac, pavillon Roger-Gaudry.

Sur place, je n'ai pas mis longtemps pour trouver le point de dépôt de l'entreprise Électrobac et pour me débarrasser de toutes les vieilles piles AA qui traînaient chez moi. Par contre, si mon grille-pain ou ma console Xbox flanchent, je ne pourrai clairement pas les déposer à cet endroit.

13 h 00 : Je prends quelques instants pour me rendre dans l'un des kiosques de livres usagés de la FAÉCUM : celui du pavillon Roger-Gaudry. Je peux facilement y consulter l'inventaire en ligne et constater sur place l'état des livres.

Comptoir de la FAÉCUM, pavillon Roger-Gaudry.

13 h 30 : J'arrive à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines. Je parle quelques minutes avec l'un des bibliotechniciens sur place, qui prend le temps de m'expliquer comment fonctionne le système de location de tablettes et d'ordinateurs portables. Après un bref instant – le temps de montrer ma carte étudiante et que le préposé au comptoir revienne avec une mallette de transport contenant un iPad et son fil de recharge – je repars de la bibliothèque avec un appareil que je ne pourrais pas me permettre d'acheter. Ce service ne me coûte pas un seul dollar et je peux conserver la tablette pour une durée d'une semaine.

Tablette empruntée à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines.

14 h 00 : Je retourne au deuxième étage du pavillon Jean-Brillant pour déposer la tasse CANO, que j'ai traînée toute la journée sans vraiment m'en resservir, dans l'un des bacs prévus à cet effet. Je numérise le contenant emprunté et je finalise mon dépôt.

Tous ces objets ont déjà été utilisés, mais l'UdeM cherche à les vendre à coût modique plutôt que de s'en débarrasser.

Bac de retour pour les tasses CANO, pavillon Jean-Brillant.

À ce moment de la journée, j'ai déjà fait le tour de quelques services écoresponsables offerts sur le campus. Concrètement, ils m'ont permis d'éviter d'utiliser un contenant à usage unique pour mon breuvage, de me renseigner sur l'achat éventuel de meubles usagés (même si ce service n'est pas toujours accessible), de magasiner plusieurs livres usagés, de me débarrasser de vieilles piles dans les règles de l'art et d'emprunter gratuitement une tablette qui reste hors de prix pour mon budget.

Cependant, l'existence de certains services demeure discrète, tandis que d'autres n'ont repris leurs activités qu'après la semaine de relâche. Enfin, plusieurs d'entre eux sont difficiles d'accès ou ne sont proposés que par intermittence. Cette journée / permet ainsi de conclure que poser des gestes écologiques sur le campus est possible, mais partiellement, et pas tous les jours.

LA JEUNESSE S'ACTIVE AU MUNICIPAL

La politique municipale souffre d'un manque de popularité chez les personnes âgées de 18 à 35 ans. Certaines d'entre elles développent néanmoins un goût pour la vie démocratique au municipal. Que ce soit en intégrant des groupes jeunesse, des simulations politiques ou l'organisation d'événements, leur but est le même : inciter les jeunes à voter et demander aux élus de prendre en compte leurs besoins.

PAR MARIE-ÈVE BUISSON

Environ 30 % des jeunes âgés de 18 à 35 ans ont voté aux dernières élections municipales de Montréal, selon Élections Montréal. Si le taux de participation chez les personnes dans cette tranche d'âge était faible, plusieurs d'entre elles trouvent néanmoins une façon de participer activement à la vie politique municipale. S'impliquer d'une manière non partisane pourrait, d'après des groupes jeunesse, encourager les partis politiques à prendre en compte les besoins des jeunes et de la communauté étudiante.

> *« [La politique municipale], c'est la politique la plus simple et la plus honnête qui te touche. »*
>
> **Omid Danesh**
> Étudiant à la maîtrise en administration des affaires à HEC Montréal et ancien membre du CjM

Photo | Marie-Ève Buisson

Benjamin Herrera, président du CjM et étudiant à la maîtrise en droit à l'UdeM.

Photo | Courtoisie Jeune Conseil de Montréal

Claire Duclos, administratrice au Comité de direction du JCM et ancienne étudiante au baccalauréat en droit de l'UdeM.

Au cours d'une entrevue avec *Quartier Libre* dans le Vieux-Montréal, le président du Conseil jeunesse de Montréal (CjM), Benjamin Herrera, également étudiant à la maîtrise en droit à l'UdeM, explique qu'écouter les propositions de la jeunesse montréalaise est essentiel. Le CjM est une instance composée de 15 membres de 16 à 30 ans qui conseillent la Ville sur les préoccupations des jeunes. À travers des études, des recommandations ou encore l'organisation d'événements, il suggère des solutions au parti au pouvoir.

« Non seulement nous savons que les recommandations sont lues, mais, en plus, il y a une obligation de répondre aux avis qui est prévue dans notre règlement, précise M. Herrera. *Le conseil municipal est obligé de répondre. »* La participation des membres se veut non partisane afin de rester neutre face aux partis. *« Nous devons nous assurer de maintenir cette balance de non-partisanerie parce que nous ne pouvons pas nous permettre en tant que conseil de brûler nos ponts avec un des deux partis majeurs ou des élus indépendants »*, ajoute-t-il.

Simuler pour mieux comprendre

Pour la membre du Comité de la direction au Jeune Conseil de Montréal (JCM) Claire Duclos, titulaire d'un baccalauréat en droit obtenu à l'UdeM en 2019, les simulations parlementaires sont par ailleurs de bonnes écoles pour mieux comprendre le pouvoir municipal. Le JCM rassemble des jeunes de 18 à 30 ans qui reproduisent le fonctionnement du conseil municipal de Montréal.

« La majorité des personnes qui participent connaissent très peu le milieu municipal, souligne Mme Duclos. *Moi-même, en m'inscrivant, je ne connaissais pas tant ce milieu. »* Cette simulation, qui se déroule pendant trois jours à l'Hôtel de Ville, permet non seulement aux jeunes de comprendre la politique municipale, mais aussi d'avoir des contacts avec les élus. *« Ils n'assistent pas à nos débats, mais nous pouvons discuter avec eux durant les pauses et échanger sur la politique »*, nuance-t-elle.

Une politique méconnue des jeunes

Parmi les étudiants et étudiantes qui s'impliquent dans la vie politique municipale, plusieurs croient que le désintérêt des jeunes pour la vie démocratique s'explique par une faible connaissance des instances municipales. *« La politique municipale est moins rapportée dans les médias*, avance M. Herrera. *Entre une annonce de François Legault et une annonce de la mairesse de Montréal, les médias priorisent ce qui se passe au provincial. La politique municipale souffre de la comparaison avec la politique fédérale et provinciale. »*

Pour Mme Duclos, qui incarne la mairesse lors des simulations, la politique municipale est, en effet, moins populaire chez les jeunes en raison d'un manque de médiatisation. *« La politique*

municipale est moins présente dans les médias et elle peut sembler moins attrayante que la politique provinciale et fédérale », estime-t-elle.

L'étudiante en première année au baccalauréat en criminologie Fatima Hariri partage le même avis et affirme qu'elle ne connaissait pas la politique municipale avant d'intégrer le JCM en 2020. Grâce aux simulations, elle comprend aujourd'hui l'importance de participer à la vie démocratique. *« Maintenant, quand on me parle du conseil de ville, je sais ce que ça veut dire parce que je l'ai "expérimenté"*, explique-t-elle. *Dans la simulation, il y a des sujets qui n'ont aucun rapport avec le fédéral et le provincial, et qui touchent un aspect de la municipalité. »*

> *« La politique municipale souffre de la comparaison avec la politique fédérale et provinciale. »*
>
> **Benjamin Herrera**
> Président du CjM et étudiant à la maîtrise en droit à l'UdeM

Maintenant qu'elle a fait l'expérience de cette simulation parlementaire municipale, Fatima encourage ses camarades à s'intéresser aux élections municipales. *« Ça me tient vraiment à cœur maintenant,* s'exclame-t-elle. *Personne de mon entourage ne sait* [*que nous sommes en élection*], *alors je leur dis : "Non, non, non, allez voter pour le municipal !" »*

Une politique du quotidien

Selon l'étudiant à la maîtrise en administration des affaires à HEC Montréal et ancien membre du CjM Omid Danesh, la politique municipale est celle qui est la plus facile d'approche. *« C'est la politique la plus simple et la plus honnête qui te touche*, résume-t-il. *Tu n'as pas besoin d'avoir un baccalauréat en économie, c'est accessible et c'est simple à comprendre. »*

Le coordonnateur de recherche à l'Institut du journalisme d'enquête de l'Université Concordia, Michael Wrobel, également membre du CjM, partage l'opinion d'Omid Danesh. *« Je dirais que c'est la mairesse ou le maire de la ville de Montréal qui représente le plus les Montréalais*, affirme-t-il. *Il ou elle a le mandat le plus concret, le plus solide parmi tous les élus.* [...] *La personne à ce poste a vraiment un pouvoir de représentativité important pour défendre nos intérêts. »*

C'est la raison pour laquelle Mme Duclos pense que les jeunes doivent participer à la vie municipale. *« Je crois effectivement que des initiatives comme le Conseil jeunesse ou des simulations parlementaires, qui sont des endroits où des jeunes peuvent se faire entendre et s'exprimer sur des enjeux qui les touchent, les met en contact avec la réalité de la Ville »*, précise-t-elle.

Photo | Marie-Ève Buisson

Soir de débat municipal.

Les priorités jeunesse aux débats municipaux

Dans cette optique, plusieurs étudiants, étudiantes et jeunes se sont rassemblés le 12 octobre dernier au campus MIL afin d'assister à un débat municipal qui leur était dédié. L'événement, qui affichait complet, était organisé par six organismes jeunesse impatients d'entendre discourir certains candidats à la mairie de Montréal : Valérie Plante, Denis Coderre, Balarama Holness et Gilbert Thibodeau.

Les organisateurs, parmi lesquels le CjM, le Forum jeunesse de l'île de Montréal, la FAÉCUM et le JCM, désiraient offrir une place à des enjeux liés à la jeunesse et parfois ignorés des débats municipaux. Les personnes candidates à la mairie ont ainsi répondu à des questions portant sur l'inclusion, le logement, les transports, l'environnement et la place des jeunes. *« Les questions ont à la fois été soumises par des jeunes et par nos membres,* se réjouit Benjamin Herrera. *Je pense que c'est vraiment un bel événement pour la jeunesse montréalaise. »*

Le recteur de l'Université de Montréal, Daniel Jutras, se dit touché de voir la communauté udemienne coordonner un événement d'une telle ampleur. *« Les jeunes que je croise veulent avoir de l'influence, veulent s'investir dans la vie politique, veulent surtout offrir de nouvelles solutions aux grands enjeux de notre temps*, a-t-il déclaré devant la foule au début du débat municipal. *C'est en posant des questions, évidemment, que l'on obtient des réponses et qu'on a de l'influence. »*

De toute évidence, la jeunesse montréalaise a ses chefs de file, qui tiennent à ce que les élus municipaux soient à son écoute, comme l'a mentionné le président du Forum jeunesse de l'île de Montréal, Powen-Alexandre Morin, également étudiant au doctorat en communication à l'UQAM, à l'occasion du discours d'ouverture. *« Nous espérons que les personnes candidates à la mairie et la personne qui sera ultimement le maire ou la mairesse verront cet événement comme l'ouverture d'un dialogue avec les jeunes*, a-t-il annoncé. *Un dialogue qui devra se poursuivre tout au long de son mandat, afin de s'assurer que les jeunes soient au cœur des prises de décision. »*

COMMUNAUTÉ ÉTUDIANTE SOURDE : ÉCOUTÉE OU MAL ENTENDUE ?

La communauté étudiante sourde et malentendante doit faire face à de nombreuses barrières sur le chemin de l'accessibilité universelle : besoin de traduction en langue des signes, difficulté à lire sur les lèvres, méconnaissance des enjeux de la surdité. Depuis le retour en présentiel, le port du masque s'ajoute-t-il à ces contraintes ?

PAR MATÉO GAURRAND-PARADOT, EN COLLABORATION AVEC PAUL FONTAINE

Photo | Paul Fontaine

Monica, Jules Lasalle, 1985. Œuvre située à la Promenade Père-Marquette.

Les personnes sourdes et malentendantes devaient déjà faire face à une myriade d'obstacles pour atteindre l'accessibilité universelle avant la pandémie. Depuis l'éclosion de celle-ci, les masques se sont ajoutés à leur fardeau. Un an et demi après le début de la crise sanitaire, tous les étudiants et étudiantes doivent porter des masques.

Ces masques représentent ainsi une barrière supplémentaire à la compréhension, surtout lorsque l'auditeur ou l'auditrice avec qui la personne sourde ou malentendante discute n'est pas capable de signer, c'est-à-dire de parler en langue des signes.

Cette situation touche notamment une dizaine d'étudiantes et étudiants sourds et malentendants à l'UdeM, une dizaine d'autres à HEC Montréal et sept à Polytechnique Montréal, selon les chiffres fournis par ces établissements. La porte-parole de l'UdeM Geneviève O'Meara précise que ces statistiques peuvent être incomplètes, car « tous les handicaps sont à déclaration volontaire ». Il est à noter que l'Association québécoise interuniversitaire des conseillers

aux étudiants en situation de handicap recensait 276 personnes fréquentant une université québécoise qui étaient atteintes d'une déficience auditive pour l'année scolaire 2019-2020.

Des masques transparents

L'Université de Montréal a souhaité remédier à la situation. *« L'UdeM a donné la possibilité aux étudiantes et étudiants* [*sourds et malentendants*] *de venir au SESH* [NDLR : Soutien aux étudiants en situation de handicap] *pour se procurer des masques à visière*, informe Mme O'Meara. *Ils peuvent s'en procurer le nombre qu'ils souhaitent pour ensuite les distribuer à leurs interlocuteurs, soit leurs professeurs ou coéquipiers de travaux d'équipe. »*

Les couvre-visages à visière sont des masques de procédure dotés d'un écran transparent qui laisse apparaître la bouche. Ils sont conformes aux règles sanitaires en place dans les établissements scolaires et universitaires, et réutilisables plusieurs fois.

> *« L'accessibilité universelle est un processus de réflexion qui implique toutes les personnes concernées. »*
>
> **Cate Lawrence**
> Conseillère en accessibilité universelle en loisirs chez AlterGo

« Les masques transparents ne changent rien pour moi, parce qu'en général, je ne lis jamais sur les lèvres », témoigne l'étudiant sourd en génie environnemental et énergétique Kevin Mayeux, actuellement en échange à Polytechnique. Il explique que lire sur les lèvres *est fatigant* et qu'il ne comprend pas toujours ce que les professeurs disent.

Kevin Mayeux n'est pas le seul à trouver ardu de lire sur les lèvres. L'étudiante au certificat en journalisme Mireille Saab, partiellement sourde, n'est pas non plus convaincue que les couvre-visages transparents soient utiles pour une personne qui, comme elle, ne maîtrise pas parfaitement la lecture labiale.

Une communauté diverse aux enjeux variés

Les masques à visière et la lecture sur les lèvres ne garantissent donc pas une accessibilité à tous et à toutes au cursus universitaire. En effet, une partie de la communauté étudiante sourde et malentendante a besoin d'un ou une interprète en langue des signes pour comprendre les cours.

Au Canada, les personnes sourdes et malentendantes utilisent deux langues signées : la langue des signes québécoise (LSQ) et la langue des signes américaine (ASL). Puisque certaines d'entre elles ne lisent pas sur les lèvres, les utiliser est une solution adaptée. *« Des personnes sourdes parlent la LSQ et d'autres ne la parlent pas »,* déclare la conseillère en accessibilité universelle en loisirs de l'association de lutte pour l'accessibilité universelle AlterGo, Cate Lawrence.

À la LSQ et à l'ASL s'ajoutent également les langues des signes en vigueur dans d'autres pays. Puisque la communauté udemienne compte un quart d'étudiants et étudiantes en provenance de l'étranger, cette diversité pourrait représenter un important enjeu pour l'accessibilité. La langue des signes française (LSF), par exemple, diffère de celle du Québec, tout comme la langue des signes britannique (BSL) diffère de l'américaine.

« *Il y a une grande diversité dans tous les handicaps,* souligne Mme Lawrence. *Tout le monde a ses propres besoins, tout le monde est différent. »* C'est pourquoi l'organisme à but non lucratif Audition Québec, à l'instar de nombreux autres organismes d'information et de référence pour les personnes sourdes et malentendantes, reconnaît quatre degrés de surdité : légère, moyenne, sévère et profonde.

Mireille Saab a pour sa part une déficience auditive dans seulement une oreille, une situation qui peut sembler de prime abord peu dérangeante. *« Ça me demande au contraire tellement de concentration pour écouter et traiter l'information… »*, confie l'étudiante.

Les conseillers du SESH lui ont donc proposé différentes pistes de solution, dont celle de demander au personnel enseignant et à ses camarades de classe de parler plus fort. Mireille Saab était néanmoins réticente et estime que cette option n'est pas efficace. *« Les étudiants vont finir par l'oublier et recommencer à parler avec leur tonalité et leur articulation »,* anticipe-t-elle. C'est la raison pour laquelle elle a demandé au SESH que son professeur utilise un microphone et qu'un autre soit mis à la disposition de ses camarades lorsqu'ils désirent prendre la parole. Le service de soutien, son professeur ainsi que les étudiants et étudiantes de son cours ont accepté sa demande.

L'adaptation de la communauté sourde

En revanche, dans la mesure où Kevin Mayeux est en échange universitaire, le SESH l'a informé par courriel qu'aucun budget ne pouvait lui être alloué pour lui offrir les services d'un interprète en LSQ. Interrogée sur la situation, Mme O'Meara a répondu ne pas commenter les cas individuels.

En classe, l'étudiant se contente donc de lire les diaporamas. *« Si certaines notions sont moins claires, je demande directement à la personne voisine quelques explications supplémentaires »,* explique-t-il. Kevin Mayeux ajoute être tout de même en mesure de suivre le déroulement de ses cours, car ce sont des cours de sciences mathématiques et d'informatique. Le contenu éducatif utilisé dans ces disciplines contient une foule de calculs, de formules mathématiques et d'équations algébriques, ce qui facilite sa compréhension de la matière.

Le jeune homme croit que les personnes sourdes et malentendantes qui étudient dans d'autres domaines pourraient rencontrer des difficultés plus importantes dans les cours où les professeurs et professeures recourent davantage à l'enseignement oral.

Des financements plus ou moins adéquats

L'un des obstacles pour l'accessibilité aux personnes sourdes et malentendantes dans les établissements universitaires résiderait dans le coût des mesures d'accommodement. Si une rampe d'accès, une fois installée, ne coûte pratiquement plus rien, les interprètes en LSQ représentent une dépense quotidienne. C'est ce qu'a souligné la professeure au Département de communication sociale et publique de l'Université du Québec à Montréal Véronique Leduc, qui est elle-même sourde, lors d'une entrevue à l'émission d'AMI-télé *Ça me regarde* mise en ligne le 26 mars 2018 sur YouTube.

Pour satisfaire les besoins des étudiantes et étudiants sourds et malentendants, l'UdeM emploie des professionnels de la traduction en langue des signes. Mme O'Meara précise que l'Université a d'ailleurs signé des contrats avec des services de traduction en LSQ. Pour avoir accès à un ou une interprète, l'étudiant ou l'étudiante doit présenter un diagnostic de surdité à un membre du personnel attitré du SESH, qui se chargera ensuite d'évaluer ses besoins.

Mme Lawrence d'AlterGo souligne que de nombreux obstacles techniques à l'accessibilité pour les personnes sourdes et malentendantes existent. Lorsque son association visite un établissement public composé de personnes sourdes et malentendantes, elle s'assure que le corps enseignant utilise du matériel éducatif visuel et que des sous-titres sont disponibles pour les capsules vidéo. *« Les questions écrites doivent être autant valorisées* [*que les questions orales*] *»,* ajoute la conseillère en accessibilité universelle en loisirs d'AlterGo. L'association vérifie également que les lieux sont suffisamment sécuritaires et demande systématiquement si l'établissement possède des alarmes incendie visuelles.

À l'évidence, un campus doit prendre en compte de multiples facteurs pour répondre aux standards de l'accessibilité universelle. Le chemin à parcourir vers cet idéal ne peut se faire seul. *« L'accessibilité universelle est un processus de réflexion qui implique toutes les personnes concernées »*, insiste Mme Lawrence.

LES NOUVELLES ARÈNES DE LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE

La désinformation pullule sur les réseaux sociaux et ne laisse pas indemnes les « plateformes de jeunes » comme TikTok, Twitch et Instagram*. Des étudiantes et étudiants de l'UdeM sont notamment présents sur ces médias pour donner l'heure juste et vulgariser la science.

PAR PAUL FONTAINE

Photo | Paul Fontaine

La pomme du savoir, Mathieu Bories, 2017. Œuvre située au Marché Jean-Talon.

Un appel en direct depuis sa voiture. Il est un peu essoufflé, sa respiration précipitée. Le temps lui manque. Il offre gracieusement quinze minutes pour un entretien éclair et doit déjà raccrocher. Il sait qu'il ne lui en reste que cinq avant de rencontrer le mythique chef d'antenne à TVA Pierre Bruneau : il a rendez-vous avec lui au *skatepark* pour une seconde entrevue d'affilée.

Depuis qu'il publie ses vidéos sur TikTok, et surtout depuis son passage à l'émission d'ICI Radio-Canada *Tout le monde en parle* le 10 octobre dernier, le résident en médecine de l'Université de Montréal et docteur en pharmacologie Mathieu Nadeau-Vallée est au cœur d'un cyclone médiatique. Ses capsules éducatives à propos des vaccins et de la pandémie de COVID-19, vues des dizaines de milliers de fois, lui confèrent une certaine célébrité, mais il assure ne pas rechercher l'attention à tout prix. *« Je veux seulement que les gens puissent prendre une décision éclairée »*, insiste humblement celui qui s'est fait connaître sous le pseudonyme de Walmart_Justin_Trudeau.

Combattre la désinformation sur TikTok

De la musique, des chorégraphies, des mèmes… et potentiellement de la désinformation : voilà ce que les utilisateurs et utilisatrices de TikTok peuvent retrouver sur la plateforme. C'est en tout cas ce qu'ont constaté les journalistes de l'émission d'ICI Radio-Canada *Les Décrypteurs*, qui ont d'ailleurs testé, dans leur édition du 2 octobre dernier, l'efficacité de l'algorithme de recommandation du réseau social à proposer des vidéos antivaccins. *« En partant d'un compte vierge* [NDLR :Un nouveau compte], *ça ne prend que quelques minutes pour se ramasser dans une bulle complètement hermétique* [*de désinformation*] *»*, résume le journaliste Jeff Yates.

Cette raison est l'une de celles qui ont poussé M. Nadeau-Vallée, le « Doc » de TikTok, à lutter contre la désinformation, selon ses propres mots. *« Au début de la pandémie, les gens avaient besoin de rire*, souligne-t-il. *Donc, je me suis mis à faire des vidéos drôles. J'ai ensuite réalisé que plusieurs vidéos de désinformation apparaissaient dans mon fil d'actualité sans qu'il n'y ait personne pour défendre la science. Je me suis alors dit que, puisque j'ai une formation universitaire en santé, j'avais une responsabilité de donner la bonne information. »*

Considérant avoir atteint son objectif d'aider les utilisateurs et utilisatrices de TikTok à prendre une décision éclairée, M. Nadeau-Vallée a pris sa retraite du réseau social le 14 octobre, ce qu'il avait notamment annoncé lors de son passage à *Tout le monde en parle*. Ses vidéos lui ont d'ailleurs valu, comme il l'a mentionné, des milliers de commentaires d'encouragement.

S'il est devenu une icône de la vulgarisation scientifique, M. Nadeau-Vallée n'est pas le seul membre de la communauté scientifique à vouloir remettre les pendules à l'heure sur les réseaux sociaux. Plusieurs doctorants et doctorantes en sciences biomédicales de l'UdeM se taillent une place sur les « plateformes de jeunes », comme Twitch et Instagram, pour partager leurs connaissances et leur passion pour la science.

Vulgariser la science sur Twitch

Reconnue pour être peuplée de *gameurs* et de *streameurs*, Twitch est loin d'être la plateforme la plus susceptible d'accueillir un vulgarisateur scientifique. Pourtant, le doctorant en biologie moléculaire de l'UdeM Thomas Milan a rapidement été charmé par le potentiel de ce site Internet de vidéos en direct. *« C'est 100 % du* live *et j'aime ce côté très spontané »*, explique-t-il.

Sur sa chaîne *Sciences à la carte*, M. Milan invite des chercheurs et chercheuses de tous horizons à discuter de leurs projets de recherche. Ils sont confortablement attablés, bière de microbrasserie à la main, ce qui donne une ambiance qui n'a, selon lui, rien à voir avec les austères colloques universitaires. *« On prend le micro, on jase et on essaye d'apprendre des choses ensemble*, illustre-t-il. *Ça, c'est vraiment le côté cool de Twitch. »*

Cette attitude décontractée est essentielle aux yeux du vulgarisateur, car d'après lui, la science doit être communiquée d'une manière digeste pour tout le monde. *« Je déteste l'aspect élitiste qu'on peut avoir chez les scientifiques*, révèle-t-il. *L'idée que la connaissance appartient à une élite, c'est une dimension qui me gêne un peu.*

Photo | Capture d'écran tirée d'une vidéo TikTok

Mathieu Nadeau-Vallée, résident en médecine et vulgarisateur scientifique sur le compte TikTok *wal_trudeau.*

Photo | Les Deux Myriam Photographie

Myriam Beaudry, doctorante en nutrition et vulgarisatrice scientifique sur le compte Instagram *Majeurs et vaccinés.*

Photo | Geogry Emery

Thomas Milan, doctorant en biologie moléculaire et vulgarisateur scientifique sur la chaîne Twitch *Sciences à la carte.*

Je pense qu'il faut la rendre la plus accessible possible. Quand on met des mots simples sur des concepts compliqués, on peut expliquer tout vraiment facilement. »

À ses yeux, Twitch est une excellente plateforme pour la vulgarisation scientifique. *« C'est beaucoup dans l'interactivité avec le public, dans l'improvisation*, poursuit M. Milan. *Il n'y a pas de hiérarchie entre mon auditoire et moi. »* Cette absence de hiérarchie lui permet, selon lui, de démocratiser la science en la rendant plus attractive et ludique. *« Je veux expliquer aux jeunes que la science, c'est* fun *»*, résume le *streameur.* Absent de la plateforme depuis cet été pour achever sa thèse, le vulgarisateur compte bien reprendre le micro d'ici les prochains mois pour retrouver son public et renouer avec sa passion.

Sensibiliser sur Instagram

À l'aube de la pandémie, la doctorante en nutrition à l'UdeM Myriam Beaudry a rapidement constaté l'ampleur de la désinformation en ligne. Épaulée par son amie Marie-Ève Caron, étudiante à la maîtrise en sciences infirmières à l'Université du Québec à Rimouski, elle a mis sur pied le blogue *Majeurs et vaccinés*. Ce projet, qui visait initialement à éclaircir le processus de développement des vaccins, a migré sur Instagram afin d'offrir une tribune aux travailleurs et travailleuses de la santé.

« D'un côté, nous avons un blogue sur lequel nous publions des billets de vulgarisation, et de l'autre, une page Instagram où nous partageons des témoignages de professionnels de la santé qui expliquent pourquoi il est important de se faire vacciner », précise la doctorante. Pour partager ces témoignages, Mme Beaudry n'a pas choisi Instagram par hasard. Elle tenait avant tout à attirer les jeunes âgés de 18 à 35 ans, qui représentent près de 70 % des utilisateurs en 2021, selon le portail de statistiques Statista.

« Tu swipes [NDLR : Faire défiler des publications sur Instagram] *et en deux coups de pouce, tu vas lire une citation d'une nutritionniste qui s'est impliquée dans la campagne de vaccination en tant qu'injectrice*, explique l'étudiante. *J'ai voulu amplifier la voix des spécialistes, susciter un sentiment d'empathie et de solidarité à leur égard. »*

Le blogue *Majeurs et vaccinés* s'est d'ailleurs distingué au concours « Exprimez votre créativité et engagez-vous dans la lutte contre la COVID-19 » en janvier 2021. Les deux étudiantes à l'origine du projet ont obtenu une bourse décernée par le scientifique en chef du gouvernement du Québec, Rémi Quirion, et par les Fonds de recherche du Québec.

Aujourd'hui, Mme Beaudry poursuit ses efforts en animant le balado *Tête-à-tête avec la science*, diffusé sur Spotify. Elle y reçoit plusieurs scientifiques pour *« briser les tours d'ivoire »* au sommet desquelles cette communauté peut s'isoler. *« Ce que j'aime du balado, c'est qu'on peut avoir des échanges nuancés entre deux humains qui discutent ensemble*, détaille-t-elle. *Le balado permet aussi d'humaniser les scientifiques. On comprend qu'ils font un travail dirigé par leur passion. »*

La modération a bien meilleur goût

Le professeur adjoint au Département de communication de l'UdeM Stéphane Couture constate que toutes ces plateformes, TikTok, Twitch et Instagram, ainsi que les plus connues comme Facebook, Twitter et YouTube, abritent des groupuscules complotistes ou des communautés militantes antivaccins, qui n'hésitent pas à harceler ou à museler les personnes qui luttent contre la désinformation.

Celui-ci parle sans détour *« d'attaques et de perturbations articulées »* et estime que les personnes militantes antivaccins se démarquent par leur organisation et non pas par leur nombre. *« Ils se crinquent ensemble, se concertent en petits groupes et se disent : "On va s'en aller sur tel compte et on va l'attaquer" »,* illustre le professeur. M. Nadeau-Vallée dit d'ailleurs avoir été victime de cette situation et a fait l'objet de multiples signalements pour certaines de ses publications sur Facebook au mois d'octobre.

Les publications ou les comptes ainsi visés sont alors suspendus par les systèmes de modération automatique dont se gréent les réseaux sociaux. M. Couture indique que ces outils, qui servent notamment à identifier les contenus à caractère pornographique à la suite de signalements des utilisateurs et utilisatrices, peuvent être déjoués et utilisés par des personnes mal intentionnées.

Ce climat peut-il décourager celles et ceux qui disent vouloir lutter contre la désinformation et qui partagent leurs connaissances scientifiques ? *« C'est l'aspect que j'aime un peu moins des réseaux sociaux*, confie M. Milan. *Le jour où on enlèvera l'anonymat [des cyberharceleurs], probablement que ça va ôter une grosse charge de nos épaules. »*

Néanmoins, pour le vulgarisateur, le jeu en vaut la chandelle. Discuter de la science et la démystifier est ce qui le motive le plus. *« Je mets l'accent sur la méthode scientifique, quelque chose qui est souvent flou*, explique le *streameur*. *La pandémie a vraiment mis en avant l'importance d'avoir un esprit critique, d'énoncer une hypothèse et de la tester. Si pendant mon direct, nous avons l'occasion de revenir sur ce concept-là, j'aurai gagné ma soirée ! »*

*Ces plateformes sont connues pour héberger, entre autres, des contenus antivaccins ou complotistes et participer ainsi à la diffusion de la désinformation. Pour TikTok, écouter le premier épisode de la troisième saison de l'émission *Les Décrypteurs*. Pour Twitch, lire l'article « Extremists Find a Financial Lifeline on Twitch » du *New York Times* publié le 27 avril 2021. Pour Instagram, lire le rapport *Malgorithm* du Center for Countering Digital Hate.

FIL COLLECTIF ET PLIS SOLIDAIRES

Le portrait de l'étudiante à la maîtrise en travail social à l'UdeM Jeanne Dagenais-Lespérance est celui d'une entreprise commune, Fil collectif. Il est le récit d'une douzaine de couturières du Québec et d'ailleurs, qui viennent à la rescousse de leur quartier.

PAR RENAUD CHICOINE-MCKENZIE

Un effort de guerre. Même si elle n'aime pas l'expression, l'étudiante à la maîtrise en travail social à l'UdeM Jeanne Dagenais-Lespérance concède qu'elle décrit bien la frénésie des premiers mois de l'initiative Fil collectif. Par l'entremise d'une intervenante communautaire scolaire, plusieurs femmes, la plupart d'entre elles demandeuses d'asile, envoient en avril 2020 leurs noms à Jeanne pour prendre part à la fabrication de couvre-visages en raison de la pandémie. Fil collectif est ainsi né d'un groupe de voisines réunies autour de la couture et comme pratique politique.

« *C'était intense,* se remémore Jeanne. *J'avais mon petit chariot à roulettes, j'y* strappais *les machines avec un bungee* [NDLR : Une sangle élastique]. » L'emploi du temps de l'étudiante est alors chargé : aller à la rencontre de collègues jusqu'alors inconnues, leur donner le matériel nécessaire pour accomplir leur mission, récupérer des masques, collecter des fonds et distribuer des salaires. Très rapidement, elle tisse une communauté autour de Fil collectif. Aux rencontres de cadres de porte s'ajoutent également un groupe WhatsApp, puis des pique-niques et des parties de cricket.

L'initiative, elle aussi, évolue. Après avoir répondu au besoin de masques, elle se renouvelle et augmente son offre pour répondre aux demandes d'organismes et d'écoles du quartier : tuques, gants, napperons, etc. Entre 8 et 12 femmes se joignent à Jeanne, selon les saisons et leurs disponibilités. *« C'est un acte de couture qui a permis la rencontre de gens qui ne se rencontrent généralement pas »*, se réjouit l'étudiante.

L'altruisme dans l'adversité

Parc-Extension est un quartier où s'installent plusieurs personnes en quête du statut de réfugié, particulièrement en provenance de l'Inde, selon Jeanne. Les organismes communautaires ont dès le départ beaucoup de difficulté à entrer en contact avec cette partie de la population, alors que la précarité de celle-ci a encore augmenté d'un cran depuis que la pandémie touche le Québec. L'étudiante constate qu'aux oppressions déjà existantes (isolement linguistique, racisme, manque d'accès à l'éducation supérieure et aux garderies subventionnées) s'ajoutent la perte d'emploi et l'exclusion de la Prestation canadienne d'urgence mise en place par le gouvernement fédéral en raison de la COVID-19. Malgré tout, la préoccupation première des couturières de Fil collectif est de protéger leur nouvelle communauté.

> *« C'est un acte de couture qui a permis la rencontre de gens qui ne se rencontrent généralement pas. »*
>
> **Jeanne Dagenais-Lespérance**
> Fondatrice de Fil collectif et étudiante à la maîtrise en travail social à l'UdeM

« *L'argent ne m'intéresse pas* », affirme, en anglais, la couturière Amanpreet, 39 ans, qui préfère taire son nom de famille. Elle est assise dans le salon de son appartement, rue Durocher, aux côtés de Jeanne, dont elle tient l'avant-bras avec affection. *« Si le Canada nous donne tout, c'est ma responsabilité de redonner »,* poursuit-elle avec fierté. Avant de s'installer dans Parc-Extension, le 19 octobre 2019, avec son mari et son fils, Amanpreet a travaillé pendant 10 ans comme couturière à Jalandhar, une ville du Pendjab. Avec sa famille, elle a fui la région trouble du nord de l'Inde, où elle avoue avoir été victime à maintes reprises d'arrestations arbitraires d'une police corrompue.

Pour la couturière, hors de question d'être enchaînée par le confinement. La couture lui permet d'avoir un « *esprit libre* », expression qui désigne un état mental, mais aussi une implication sociale, qui trouve écho chez les autres couturières de Fil collectif.

La couture comme philosophie

Jeanne se sent elle aussi libérée grâce à la couture, surtout depuis l'adolescence. « *J'étais vraiment petite comme adolescente, et ça a été vraiment libérateur de voir que : ah ! Je peux adapter un patron, choisir une couleur, un tissu, et faire quelque chose qui m'aille,* explique-t-elle. *Je n'avais plus à être esclave de l'industrie de la mode.* » Pour cette autodidacte, la couture n'a jamais été une activité de loisir individuelle, mais un acte politique.

Ce rapport à la politique, Jeanne le retrouve tout au long de sa vie d'adulte. Elle s'implique depuis bientôt dix ans dans des causes sociales et environnementales, surtout au niveau communautaire, et s'est tournée sans surprise vers la maîtrise en travail social de l'UdeM, en 2019, quelques années après avoir notamment obtenu un baccalauréat en études théâtrales à l'Université Concordia.

« Les mots qui me viennent spontanément à l'esprit sont "curieuse", "appliquée" et "créative" », énumère la professeure à l'École de travail social de l'UdeM Roxane Caron pour décrire l'étudiante, dont elle est la directrice de recherche. Les deux femmes se sont rencontrées dans un cours de travail social international à l'automne 2020. Ensemble, elles rédigent actuellement un article universitaire sur l'expérience de Jeanne au sein de Fil collectif. *« C'était bien sûr une initiative de Jeanne : son idée était de faire un retour réflexif sur cette expérience*, explique Mme Caron. *Ce fut un exercice transformateur pour moi aussi, comme professeure qui enseigne ces questions de "réflexivité et d'esprit critique".* »

Quelle est la place d'une jeune universitaire blanche de classe moyenne dans ce projet ? Selon la professeure, cette question est impor-

Photo | Renaud Chicoine-Mckenzie

Jeanne Dagenais-Lespérance et Amanpreet, dans le salon de cette dernière, sont devenues amies grâce à Fil collectif.

tante : *« Nous pouvons avoir de "bonnes intentions" et être "bienveillantes" dans notre engagement, mais sommes-nous cohérentes entre "nos pensées", "nos positions théoriques" et "nos actions" ? »*, s'interroge-t-elle. Pour Jeanne, qui cherche à guider son engagement selon des principes féministes anticoloniaux, s'appuyer sur les réflexions d'intellectuelles comme celles de la militante féministe américaine Gloria Jean Watkins, plus connue sous le nom de « bell hooks », de la politologue québécoise Louise Toupin et de la philosophe et activiste argentine Maria Lugones lui a permis d'ancrer sa pratique dans un cadre conceptuel rigoureux.

« Malgré et en vertu de nos différences, nous cousions notre relation comme une courtepointe, un morceau à la fois. »

Jeanne Dagenais-Lespérance
Instigatrice de Fil collectif et étudiante à la maîtrise en travail social à l'UdeM

« Jeanne s'inscrit dans ce que la féministe bell hooks appelle des "espaces de courage", affirme la directrice de recherche de l'étudiante. *Le projet, puis les espaces de réflexion, ont été une occasion pour elle de "mettre au défi" sa posture théorique. »* Jeanne est donc passée des mots à l'action pour créer un espace de solidarité intègre. En effet, Fil collectif l'a menée à jouer par moments un rôle de liaison entre les couturières et les institutions canadiennes : *« Je recevais des appels et des questions comme : "Mon enfant a besoin d'aide en français" ou "J'ai perdu mon travail, sais-tu où je peux postuler ?" »*, illustre-t-elle.

L'étudiante et ses voisines couturières se sont, bien entendu, liées d'amitié. *« Malgré et en vertu de nos différences, nous cousions notre relation comme une courtepointe, un morceau à la fois »*, décrit-elle dans l'article qu'elle publiera à quatre mains avec Mme Caron. À mesure que le travail de la couture s'étend, il commence à révéler son potentiel politique et social.

Travail invisible s'il en est, Fil collectif aura su se faire reconnaître à son échelle et obtenir une nomination dans la catégorie Entraide, paix et justice à la 23e édition du Gala Forces AVENIR, organisation qui récompense l'engagement étudiant, en octobre dernier. Pour Jeanne, l'objectif était d'abord et avant tout d'aller chercher des fonds. *« C'est mon combat personnel de rémunérer adéquatement le travail de couture »*, dit-elle en riant, des mots dont émanent une simplicité combative et une solidarité empathique.

LE FLAG-FOOTBALL FÉMININ INAUGURE SA PREMIÈRE SAISON

Les étudiantes de l'Université de Montréal l'attendaient depuis longtemps : une ligue de flag-football féminin vient de voir le jour sur le campus. *Quartier Libre* s'est rendu à l'un de leurs entraînements.

PAR DAMIEN MEUNIER

Il est 8 heures du matin au Complexe sportif du Collège André-Grasset, et alors que le jour se lève à peine, des cris et des encouragements se font entendre sur le terrain de football. Courses, passes, évitements. Pas de doute, des personnes pratiquent un entraînement sportif. Mais ici, pas de Tom Brady, détenteur de sept bagues de champion, ou de Patrick Mahomes, quart-arrière vedette de la National Football League (NFL). L'étudiante en dernière année du baccalauréat en droit à l'UdeM Amélia Desrochers et celle en deuxième année au baccalauréat en neuroscience cognitive Noémie Olmand pratiquent le flag-football avec leurs coéquipières.

Même si elles sont habituées à s'échanger le ballon oval, y jouer à un niveau universitaire est une première. Le Réseau du sport étudiant du Québec (RSEQ) vient en effet de créer une ligue féminine de flag-football.

Mais quel est ce sport ? Le flag-football est une variante du football, née dans les années 1920, dans l'objectif de proposer une alternative moins dangereuse à celui-ci. Les contacts, dont les plaquages, y sont interdits. Les joueuses sont munies d'une bande de tissu, nommée un drapeau ou *flag,* que les adversaires doivent leur retirer pour arrêter la progression de l'attaque. De même, aucun coup de pied de transformation de touché n'est autorisé. Les joueuses évoluent également sur un terrain plus petit : il mesure 70 verges de long par 25 de large, hors zone de buts, contre 100 par 50 pour celui du foot-ball américain et 110 par 65 pour celui du football canadien. De plus, elles jouent moins longtemps que les joueurs de football professionnel : sur deux périodes de 20 minutes contre quatre de 15 minutes.

Un niveau universitaire attendu et souhaité

Les joueuses, qui pratiquaient déjà ce sport au cégep ou au secondaire, attendaient depuis longtemps cette compétition universitaire, laquelle répond ainsi à une forte demande. Sans celle-ci,

Photos | Maud Marinville

Les joueuses de flag-football lors d'un tournoi au Stade Concordia le 3 octobre dernier.

Les joueuses ont ainsi créé leur équipe « élite », c'est-à-dire un club sportif, sous la forme d'un organisme à but non lucratif pour regrouper les meilleurs éléments.

elles auraient dû, avant l'automne, trouver d'autres options sur le campus.

L'idée d'une ligue universitaire a fait son chemin parmi les joueuses de flag-football dans la province. Pour évaluer l'intérêt de mettre sur pied une ligue pour leur sport, elles avaient lancé un sondage sur Facebook à l'automne 2020.

> *« C'est nous, au conseil d'administration, qui engageons les employés, comme l'entraîneur, et qui devons gérer la location du terrain. Nous devons aussi acheter les uniformes du club. »*
>
> **Amélia Desrochers**
> Joueuse de flag-football et étudiante en dernière année du baccalauréat en droit

Celui-ci avait révélé que près de 350 joueuses étaient favorables à la création d'une ligue, pour ce qui est de l'UdeM, selon Amélia Desrochers. Les résultats étaient semblables pour les autres universités québécoises. *« Il fallait aussi montrer une volonté* [de créer une ligue] *commune avec d'autres universités pour qu'il n'y ait pas que l'UdeM qui embarque »,* précise l'étudiante. Chacune des sept universités du Québec suivantes soit l'UdeM ; l'Université Laval ; l'Université du Québec à Trois-Rivières ; l'Université du Québec à Montréal ; l'Université du Québec en Outaouais ; l'Université de Sherbrooke et l'Université Concordia, devaient montrer leur intérêt et s'impliquer pour que la ligue puisse voir le jour et permettre à plusieurs équipes de s'affronter. Toutefois, le plus dur restait à faire : l'organisation.

Première difficulté : créer la ligue

Une fois l'intention de créer une ligue formulée, la première étape a consisté à établir le cadre et les structures pour jouer. La ligue de flag-football a décidé de travailler avec le CEPSUM. Les joueuses ont ainsi créé leur équipe « élite », c'est-à-dire un club sportif, sous la forme d'un organisme à but non lucratif pour regrouper les meilleurs éléments. C'est cet organisme qui affronte les équipes des autres universités. Afin de constituer la sienne, il a effectué une sélection les 20 et 22 août derniers parmi 90 joueuses. Quinze d'entre elles ont été retenues pour faire partie de la première équipe féminine compétitive de flag-football de l'UdeM.

Les joueuses non sélectionnées jouent quant à elles au sein de la ligue interne du CEPSUM, créée elle aussi en début de saison, ce qui leur donne l'occasion de continuer à s'entraîner. Elles disputent des matchs entre adhérentes du CEPSUM et s'affrontent pendant la session. *« La ligue interne permet aux filles de se développer avec une compétition à l'interne »,* précise Amélia Desrochers.

Deuxième difficulté : mettre en place l'équipe

Le statut d'organisme à but non lucratif ne permet pas au club sportif de bénéficier de commandites et l'équipe doit donc obtenir son financement grâce à des dons ou à l'autofinancement. *« C'est nous, au conseil d'administration, qui engageons les employés, comme l'entraîneur, et qui devons gérer la location du terrain,* explique Amélia Desrochers. *Nous devons aussi acheter les uniformes du club. »*

Pour se financer, l'équipe a, par exemple, décidé de rendre l'accès aux sélections payant. *« Nous projetons d'organiser des tournois et d'inviter des cégeps, des écoles secondaires et d'autres universités à venir jouer ici »,* ajoute l'étudiante. Les quatre membres du comité d'administration ne se disent toutefois pas inquiètes au sujet du financement de l'équipe. Pour s'entraîner, les joueuses ont trouvé refuge sur le terrain du Complexe sportif du Collège André-Grasset.

L'entraîneur au sein de l'équipe nationale sénior féminine de flag-football, Alexandre Desjardins, a été recruté afin d'entraîner la ligue de l'UdeM trois à quatre fois par semaine pendant deux heures. Il dirigeait auparavant les équipes du Collège Ahuntsic et amène donc aux joueuses de l'équipe de l'Université son expérience ainsi qu'une exigence de haut niveau.

Un avenir prometteur

L'entraîneur de la première équipe udemienne de flag-football féminin est bien placé pour constater les progrès de celle-ci. *« On le voit déjà au tournoi, elles sont habituées à jouer à cinq contre cinq »,* déclare-t-il.

Pour faire grandir ce sport encore plus, la ligue devrait, selon l'équipe, devenir compétitive et faire en sorte que cette dernière puisse rejoindre les Carabins. Plusieurs éléments sont requis pour y parvenir. Tout d'abord, quatre universités au minimum doivent émettre le souhait de suivre leur équipe à un plus haut niveau et être en mesure de donner les moyens matériels et humains aux équipes compétitives.

« Il faut que nous fassions nos preuves et que nous montrions que le sport monte de niveau, estiment les membres du comité d'administration, l'étudiante en deuxième année de baccalauréat en génie industriel à Polytechnique Emma Racine et celle au certificat en gestion des ressources humaines à HEC Montréal Sarah Cormier. *Les universités ont trouvé le projet attrayant, mais voulaient voir une réelle ferveur sur plus d'une année pour s'engager dans une ligue universitaire compétitive. »*

L'avenir de la compétition passe aussi par la promotion dans les collèges, même si l'enthousiasme semble déjà présent, tant au niveau du corps enseignant que des élèves et des candidates potentielles. *« Il y a un gros intérêt pour cette ligue, nous avons même une enseignante de secondaire qui nous demande sur notre page Facebook si elle peut venir avec ses élèves »,* se réjouit Amélia Desrochers. Les sondages lancés l'hiver dernier auraient confirmé cet engouement. *« Environ une cinquantaine de filles, qui seront à l'université en 2022 ou 2023, sont intéressées par l'équipe »,* poursuit l'étudiante.

La compétition pourrait également faire des émules dans les autres provinces, notamment en Ontario et en Saskatchewan. La Fédération canadienne de football observe pour sa part l'évolution du sport au Québec : *« Il pourrait même y avoir un championnat canadien des universités en mai 2022 »,* pense M. Desjardins.

LE GRAND RETOUR DU JAZZ ET DU SWING SUR SCÈNE

Le Big Band et l'Orchestre de chambre jazz de l'UdeM ont fait leur grand retour devant un public à la salle Claude-Champagne de l'UdeM le 13 octobre dernier. *Quartier Libre* y a assisté et s'est entretenu avec l'une des musiciennes des deux ensembles, l'étudiante en deuxième année au baccalauréat en interprétation jazz Simone Leblanc. Cette dernière joue du saxophone et de la flûte traversière.

PAR ANAÏS AMOROS

Photos | Dominick Gravel

La saxophoniste et flûtiste Simone Leblanc au dernier concert joué par l'Orchestre de chambre jazz et le Big Band, le 13 octobre dernier.

Un retour en force auprès du public. Le mercredi 13 octobre dernier, à la salle Claude-Champagne, l'Orchestre de chambre jazz a interprété *Kind of Blue* de Miles Davis avec un nouvel arrangement du compositeur Fred Stride. Le Big Band a quant à lui fait voyager le public avec des rythmes cubains et brésiliens, en mettant notamment à l'honneur un nouveau programme d'études offert depuis la rentrée 2021 à la Faculté de musique de l'Université de Montréal : la majeure en jazz et musiques du monde. Un peu plus de 300 spectateurs ont pu écouter à nouveau les musiciens et musiciennes qui n'avaient pas donné de concert devant un public depuis 2019, mais qui diffusaient sur le compte YouTube de la Faculté de musique leurs performances.

***Quartier Libre (Q. L.) :* Comment s'est passée ton expérience de musicienne pendant la pandémie ?**

Simone Leblanc (S. L.) : À l'Université, ça s'est quand même bien passé de ne pas jouer devant un public pendant la pandémie, parce que nous avons eu la chance de pratiquer ensemble. De grandes pièces ont été arrangées ; par exemple, avec le Big Band, nous avons joué dans la salle Claude-Champagne et des techniciens ont élargi la scène tel un terrain de football ! Tout le monde était à deux mètres de distance, c'était spécial de jouer espacé de cette façon-là. Le son n'est pas le même et nous ne nous entendions pas tous et toutes bien. Mais nous avons quand même été chanceux, parce que dans d'autres universités, cela ne s'est pas passé comme ça. Nous avons eu un privilège.

Q. L. : **Le concert du 13 octobre dernier était le premier devant un public depuis novembre 2019. Comment s'est-il passé ? Comment vous êtes-vous adaptés aux mesures sanitaires ?**

S. L. : Tout le monde avait très hâte de jouer, et de jouer collés, tous ensemble ! Nous n'étions pas à deux mètres de distance, nous étions plutôt proches les uns des autres. En plus, tout le monde avait déjà reçu ses deux doses de vaccin au moment de s'inscrire pour participer au concert. Ce n'était pas obligatoire, bien que fortement suggéré, et cela nous a permis de jouer ainsi. Si une étudiante ou un étudiant n'avait pas été doublement vacciné,

nous aurions dû recréer la distanciation de deux mètres entre chaque musicien.

Q. L. : **Depuis combien de temps joues-tu pour l'Orchestre de chambre jazz et pour le Big Band, et quelle est la différence entre les deux ?**

S. L. : J'ai intégré l'Orchestre à l'hiver 2020 et le Big Band à l'automne 2020. L'Orchestre, c'est une plus petite formation, tous les instruments ne sont pas doublés. La recherche de texture est différente, plus précise, tandis que dans le Big Band, les voix sont doublées. C'est une formation plus grande, avec plus de musiciens, donc il y a plus de puissance dans le volume. L'Orchestre joue de la musique jazz contemporaine, alors que le Big Band joue du swing, du vieux swing.

Q. L. : **Qu'est-ce que « les voix doublées » ?**

S. L. : Dans le Big Band, nous avons tous les saxophones, tous les trombones, toutes les trompettes. La section des saxophones, par exemple, comprend un joueur d'alto principal. Le saxophone alto est le chef de file des saxophones. Cette section compte également un saxophone alto 2, un saxophone ténor 1, un saxophone ténor 2 et un saxophone baryton. Dans l'Orchestre de chambre, nous avons seulement trois saxophones, un alto, un ténor et un baryton. Et il n'y a qu'un seul trombone, alors que le Big Band en compte quatre.

Q. L. : **Qui est le saxophoniste principal dans le Big Band ?**

S. L. : Il s'agit de Denis Roy, un nouvel étudiant au baccalauréat en interprétation jazz. Pour les trompettes, c'est un étudiant qui vient d'arriver du Brésil pour suivre un doctorat en trompette jazz. Il est très expérimenté, cela s'entend tout de suite lorsque nous faisons une performance comme celle que nous avons faite à la salle Claude-Champagne : celle-ci s'est remplie de son. Un autre étudiant boursier vient tout juste d'arriver dans le Big Band depuis la Colombie, il joue de la guitare.

Le directeur musical du Big Band et de l'Orchestre de chambre jazz Ron Di Lauro arrive sur scène pour présenter son spectacle après deux ans sans public.

Q. L. **: Seules deux filles font partie des douze musiciens de l'Orchestre de chambre et le Big Band n'en compte que six pour dix-neuf musiciens. Te sens-tu à l'aise dans cet univers très masculin ?**

S. L. : J'ai appris avec le temps à être à l'aise dans un univers masculin. Peut-être que dans le passé, vu que je ne voyais pas beaucoup de femmes dans les ensembles, je projetais quelque chose d'intimidant à me retrouver dans cet univers. Mais il faut tasser ces images et juste se lancer, être bien organisée. Puis peu importe que tu sois un homme ou une femme, si tu fais bien la *job* et que tu interprètes bien les pièces à jouer, tout va bien, tu te fais rappeler, même si c'est vrai qu'en général, dans le monde de la musique jazz, il n'y a pas beaucoup de femmes. Aujourd'hui, en 2021, c'est en train de changer, nous faisons partie de la gang. Mais c'est un long chemin.

Q. L. : **Est-ce que des actions sont menées, d'ailleurs, pour favoriser l'intégration des femmes dans le monde de la musique jazz ?**

S. L. : Oui. Ce sont des détails comme afficher des photos de femmes inscrites au programme de jazz avec leur instrument. Ça permet de se dire : *« Elle est là, alors je peux aller là aussi. »* En dehors de l'Université de Montréal, sur la scène professionnelle, dans les programmations des festivals comme le Festival international de Jazz de Montréal, un effort est, selon moi, fait pour engager des femmes musiciennes. Je remarque un effort dans la communauté pour que ce soit plus égal.

Q. L. **: Quand aura lieu votre prochain concert ?**

S. L. : Le 25 novembre prochain, nous allons interpréter et arranger des pièces composées par des étudiants et étudiantes de la Faculté de musique. Le concert sera dirigé par le professeur et trompettiste Jean-Nicolas Trottier, puis nous partagerons la scène avec l'Orchestre national de Jazz. Ce sera aussi l'inauguration d'un concours lancé par Sophie Desmarais [NDLR principale mécène du Big Band, elle a notamment mis sur pied un fonds qui permet d'octroyer plusieurs bourses]. Ce concours porte sur des compositions internationales, et les meilleures d'entre elles seront jouées par le Big Band et l'Orchestre national de jazz. Cet événement sera un croisement entre la communauté étudiante et la communauté de musiciens jazz montréalais déjà établis, donc c'est excitant. Et c'est la première fois qu'il y aura un partage de scène !

CISM 89,3

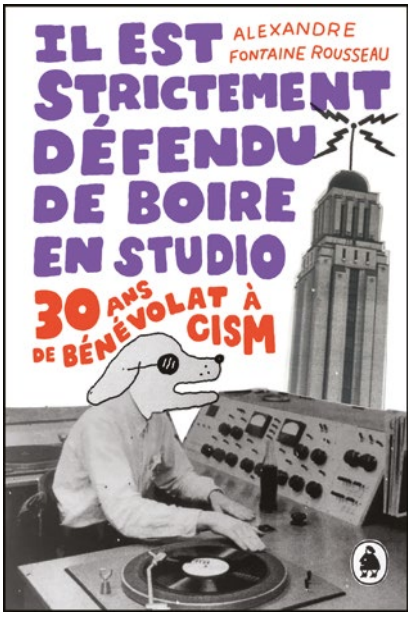
CISM CÉLÈBRE 30 ANS D'ANECDOTES

À l'occasion de la 30e année d'existence de CISM 89.3 FM, la radio étudiante de l'Université de Montréal, un ouvrage hommage, publié le 19 octobre dernier, dévoile plusieurs histoires marquantes de bénévoles qui ont forgé l'identité de la station. Retour sur trois décennies riches en souvenirs.

PAR ANAÏS AMOROS

Photo | Maxime Juneau

L'équipe actuelle de CISM. De gauche à droite : Charles-André Chamard, Antonis Labbé, Simon Doucet-Carrière, Etienne Galarneau, Eloi Mayano-Vinet, Zykia Mendez, Roxane Cadillon et Benoit Poirier.



Couverture de l'ouvrage *Il est strictement défendu de boire en studio : 30 ans de bénévolat à CISM*, publié aux Éditions de Ta Mère.

Indépendance, audace et diversité : voilà comment se définit en trois mots CISM, ou « Communication Information Sur la Montagne ». La radio étudiante, qui réunit 120 bénévoles à travers 80 émissions, se positionne en tant que « *référence en musique et en culture alternative et émergente au Québec* », selon ses propres mots.

« J'aime la programmation musicale très québécoise, qui me fait toujours découvrir de nouveaux artistes », déclare la nouvellement diplômée du certificat en journalisme de l'UdeM Éléonore Escobar à *Quartier Libre*. Les sujets plus « *jeunes* » et le « *ton moins strict que sur d'autres radios* » ont su la séduire.

« Un tremplin pour les artistes encore inconnus des grands médias »

Les Trois Accords, les Cowboys Fringants, Karkwa, Loud ou encore Bleu Jeans Bleu font partie des nombreux artistes qui se sont fait connaître sur les ondes de CISM. La radio étudiante de l'UdeM met un point d'honneur à diffuser la culture alternative et émergente du Québec et tient également à offrir à ses auditeurs une diversité de genres musicaux. Hip-hop, électro, jazz, punk/métal, folk/country, pop/rock, musique exploratoire ou encore musiques universitaires ou globales, plusieurs émissions animées par des mélomanes diffusent chaque style.

Une école pour les animateurs de demain

Patrice Roy, Sébastien Benoit, Véronique Cloutier, Fred Savard, MC Gilles ou encore Marie Plourde sont quelques-uns des noms bien connus d'animateurs et animatrices, de journalistes et de politiciens et politiciennes qui ont fait leurs débuts à CISM. Et pour cause, les ondes du 89.3 FM, qui réunissent 81 000 auditeurs par semaine en moyenne, ne proposent pas seulement des émissions musicales. La diversité de la programmation se retrouve également dans le contenu des émissions et dans l'animation, selon le directeur de la programmation, Etienne Galarneau. CISM offre en effet des séries documentaires, des émissions culturelles et artistiques, d'information et

Photo | Maxime Juneau

Riff Tabaracci (animateur) et Didier Charette (ex-animateur) de l'émission *On prend toujours un micro pour la vie*, en 2012.

de société, mais aussi de sport ou d'humour. Elle consacre même trois émissions à l'Université de Montréal, dont celle de *Quartier Libre*, diffusée chaque vendredi à midi.

Etienne Galarneau, qui anime depuis mai 2013 l'émission de musiques variées *Va voir ailleurs si j'y suis*, indique que la particularité de CISM est que certains bénévoles continuent à y animer des émissions, même après la fin de leurs études. Que les raisons soient l'amour pour la musique, la passion radiophonique ou encore le désir de mettre de l'avant une culture boudée par d'autres médias populaires, M. Galarneau souligne que certains animateurs et animatrices cumulent parfois plusieurs décennies de bénévolat à CISM. Donner l'occasion à des personnes de poursuivre l'animation au sein de la radio étudiante permet aux auditeurs et aux auditrices, selon lui, d'écouter *« un produit fiable et de qualité ». « Les gens qui restent plus longtemps ont le temps de développer leur expertise »,* estime-t-il.

L'histoire de CISM à travers ses bénévoles

« Il y a un aspect école de journalisme à CISM, décrit le bédéiste et bénévole à CISM depuis janvier 2009 Alexandre Fontaine Rousseau, également auteur du livre *Il est strictement défendu de boire de l'alcool en studio : 30 ans de bénévolat à CISM*, paru le 19 octobre dernier aux Éditions de Ta Mère. *Il y avait une salle de nouvelles à l'époque. Il y a toujours pas mal de recherchistes. Beaucoup de futurs recherchistes de ICI Radio-Canada commencent en faisant des émissions de contenu à CISM. »*

Pour célébrer ses 30 ans, CISM s'est offert une compilation sur vinyle intitulée *Les Chants du 30e*, en plus de solliciter M. Fontaine Rousseau pour narrer l'histoire de la radio. *« Mon ton irrévérencieux plaisait pour raconter l'histoire de la station »,* s'amuse celui-ci.

Le bédéiste et auteur, qui anime l'émission de punk/métal *États altérés* tous les lundis de minuit à 2 heures du matin, ajoute que l'idée était de partir des animateurs pour écrire l'histoire de la station, notamment à travers leur expérience. *« Il y a plein de profils différents pour être bénévole à CISM,* décrit-il. *Le premier stéréotype, c'est le maniaque de musique qui veut vraiment partager sa passion pour celle-ci, et il n'y a pas de meilleur endroit pour faire cela que dans une radio étudiante. »*

M. Fontaine Rousseau souligne qu'il a fait face à un immense défi quand il a dû choisir les bénévoles qui allaient figurer dans son recueil. *« Ça a été hyper compliqué, et s'il y a bien une chose qui est stressante quand tu fais un livre comme ça, c'est de faire une sélection,* avoue-t-il. *Il y a tellement de gens qui ne sont pas dedans et qui auraient dû*

Photo | Maxime Juneau

Rommane Blouin, en 2012, animatrice de l'émission *Nous sommes les rockers*, de 2012 à 2020.

Photo | Archives CISM

De gauche à droite, Pierre-Louis Smith (co-fondateur de CISM), Jacques Lucier (ancien vice-recteur de l'UdeM), et Jean Doré (ancien maire de Montréal) pour le lancement de CISM sur la bande 89,3 FM en 1991.

y être… » En effet, à hauteur de 120 émissions pour 80 bénévoles par année, l'animateur de CISM a recensé un nombre colossal d'anecdotes des trente dernières années.

Un sentiment d'appartenance

Il est strictement défendu de boire de l'alcool en studio : 30 ans de bénévolat à CISM fait état de plusieurs histoires qui illustrent un certain sentiment d'appartenance entre bénévoles, mais également avec l'auditoire. Parmi celles-ci, M. Fontaine Rousseau mentionne que la programmation de CISM a compté une émission humoristique de 2000 à 2005, baptisée *Les rongeurs du risque* et animée par Guillaume St-Onge, Raphaëlle Derome et Fabien Fauteux. Au cours de l'une d'elles, l'équipe a organisé un karaoké en direct. *« Ils faisaient jouer des tounes super quétaines,* décrit le bédéiste. *Et pour créer un moment d'intensité sur les ondes, ils se mettaient à garrocher des affaires en studio, puis ils ont cassé une fenêtre. »* Pour réussir à rembourser la fenêtre, les animateurs et l'animatrice des *Rongeurs du risque* ont donc vendu des compilations des meilleurs moments de l'émission aux auditeurs et auditrices. *« Les auditeurs de CISM sont passionnés »,* poursuit le bénévole.

Pour témoigner de la fidélité de l'auditoire de CISM, M. Fontaine Rousseau cite l'émission *Voix tropicale*, animée les samedis matin de 9 heures à 13 heures par Louis-Chopin Laurent depuis octobre 1998. *« Dès qu'il arrête de parler sur les ondes, le téléphone se met à sonner, puis ça n'arrête pas pendant trois heures,* révèle-t-il. *Les gens veulent lui parler pour le remercier d'être à la radio. C'est un aspect communautaire fascinant. »*

Il est strictement défendu de boire de l'alcool en studio : 30 ans de bénévolat à CISM d'Alexandre Fontaine Rousseau aux Éditions de Ta Mère est disponible dans toutes les librairies et dans les locaux de CISM pour 25 $. Le vinyle *Les Chants du 30e* est offert pour tout achat d'un produit CISM à la station. Les chansons sont aussi proposées en ligne.

Photo | Camille Gladu-Drouin

L'équipe de CISM pour les 25 ans de la station en 2016 au Théâtre Plaza.

BRÈVE HISTOIRE DE CISM

Années 1940 : *Radio Carabin*, une émission de variétés produite par les étudiantes et étudiants de l'Université de Montréal, est diffusée sur les ondes de Radio-Canada.

Années 1970 : L'idée d'une radio étudiante commence à germer au sein de la communauté du campus de l'Université de Montréal.

Années 1980 : La communauté étudiante passe à l'acte : une étude de faisabilité donne lieu à des recommandations, qui servent au projet de base de radio-école.

7 octobre 1985 : CISM diffuse sa première émission. Cette diffusion se fait uniquement sur le campus de l'Université de Montréal.

10 juillet 1990 : CISM obtient son permis de diffusion sur la bande 89.3 FM.

14 mars 1991 : CISM devient la plus grande radio étudiante francophone au monde grâce à ses 10 000 watts de puissance.

1995 : Thom Yorke et Colin Greewood, du groupe Radiohead, offrent une performance acoustique dans les studios de CISM à l'occasion de la sortie de leur deuxième album *The Bends*. La station a été l'une des rares radios à avoir fait honneur à *Pablo Honey*, le premier album du groupe.

2001 : Pour ses 10 ans, CISM se dote d'un nouveau studio, encore utilisé aujourd'hui. La même année, la station obtient le statut « Core » de la part du *College Music Journal*. Ce statut identifie CISM comme la radio alternative la plus importante de son marché (radios universitaires en Amérique du Nord).

2003 : CISM révèle Les Trois Accords en diffusant leur chanson *Hawaïenne* sur ses ondes.

2006 : Pour ses 15 ans, CISM organise un concert au CEPSUM, qui réunit 5 300 personnes. Pour la première fois, la station calcule ses audiences. Les chiffres comptabilisent 70 000 auditeurs par semaine au Québec.

2016 : Pour ses 25 ans, CISM organise plusieurs concerts dans différentes salles de Montréal. La même année, la station atteint le million d'écoutes d'émissions en ligne.

2021 : CISM fête ses 30 ans et s'offre notamment pour l'occasion une compilation sur vinyle et un ouvrage.

Source : cism893.ca

COMMENT METTRE PLUS D'ÉCOLOGIE DANS SON ASSIETTE ?

Parce que qui dit « écologie » dit bien souvent « économies », chaque nouveau numéro de *Quartier Libre* propose à la communauté étudiante une page pratique pour avancer dans sa transition écologique, jour après jour. Ce mois-ci, gros plan sur l'alimentation.

PAR CAMILLE DUFÉTEL

En septembre 2020, le quotidien *Le Devoir* et le magazine spécialisé *Unpointcinq** dévoilaient les résultats de travaux de recherche menés par une équipe du CIRAIG, le Centre international de référence sur le cycle de vie des produits, procédés et services. Selon ces résultats, alors que le Québécois moyen ou la Québécoise moyenne achète 1 236 kg de nourriture chaque année, *« ces aliments réunis affichent une empreinte carbone de 2,5 tonnes d'équivalent CO_2 ».* Une empreinte qui va de leur production à leur ingestion, précisent les deux médias, *« en passant par leur emballage, leur transport et leur éventuel gaspillage ».* Concrètement, d'après l'équipe de recherche du CIRAIG, cette quantité constitue non moins du quart de nos émissions individuelles de gaz à effet de serre (GES) annuelles. Ce qui signifie… que nous avons de la marge pour réduire notre empreinte à ce niveau ! Comment s'y prendre ?

Privilégier des fruits et légumes locaux et de saison

Difficile d'y échapper : nous sommes en plein dans le temps des courges, des patates douces, des navets… À chaque mois ses fruits et légumes de saison. Équiterre, l'un des principaux organismes environnementaux du Québec, met à la disposition de la population un calendrier des disponibilités des fruits et légumes sur son site Internet. Privilégier des aliments de saison, c'est préférer des produits arrivés naturellement à maturité dans leur zone de production, et qui ont ainsi plus de goût. Attention toutefois à bien les choisir locaux – car le transport peut peser très lourd sur leur impact carbone – en privilégiant les marchés, les ventes directes à la ferme, ou, pourquoi pas, en ayant recours à des paniers de fruits et légumes locaux. Leurs coûts, partagés par exemple entre colocataires, peuvent être avantageux au regard du nombre de recettes envisageables. À noter par ailleurs que le service de traiteur Local Local, à l'Université, dit s'engager à favoriser une cuisine locale et écoresponsable, dont des mets végétariens et végétaliens. Concernant ce dernier point, le CIRAIG, cité par *Le Devoir* et *Unpointcinq*, établit qu'un Québécois ou une Québécoise achète 81 kg de viandes et de poissons par année, soit 7 % de la quantité annuelle d'aliments, mais que ceux-ci comptent pour 36 % du bilan carbone de notre alimentation.

BON À SAVOIR

La **Banque alimentaire de l'UdeM** offre chaque semaine une distribution de nourriture gratuite aux étudiants et étudiantes dans le besoin. Les paniers sont généralement composés de produits secs, de laitages, de fruits, de légumes, etc. Rendez-vous tous les lundis dès 15 h 15 au pavillon Jean-Brillant, à la cafétéria Local Local, dans la partie nord. Il faut s'inscrire au préalable.

Détails et conditions : baudem.ca

Tout faire pour éviter le gaspillage

Le gaspillage alimentaire est un véritable fléau : selon le site Internet d'informations du gouvernement du Québec, quebec.ca, une famille canadienne moyenne jette, à titre d'exemple, plus de 1 100 $ de nourriture par an, soit 140 kg en perte d'aliments. Comment éviter de gaspiller ? Tout d'abord en rédigeant sa liste de courses et en s'abstenant d'aller au magasin le ventre vide. Élémentaire, mais efficace : établir l'ensemble de ses recettes de la semaine permet d'avoir le contrôle sur ce qui se trouve dans son frigo et d'éviter d'oublier certains aliments que l'on ne sait finalement pas avec quoi associer. Une fois chez soi, il faut penser également à bien organiser son réfrigérateur en mettant en avant les aliments qui se périmeront le plus vite, pour éviter les mauvaises surprises. Direction aussi le projet Sauve ta bouffe (sauvetabouffe.org), développé par les AmiEs de la Terre de Québec, pour découvrir des trucs et astuces afin de limiter le gaspillage alimentaire. Enfin, on pense à bien composter ses biodéchets.

Photo | Catceeq | pixabay.com

Privilégions les produits locaux et de saison !

Passer au vrac

Pour limiter ses emballages et acheter des quantités plus justes de produits, le vrac est l'idéal. Le projet étudiant En Vrac, à l'UdeM, commande de grosses quantités d'aliments bio en vrac à faible coût (noix, grains, fruits séchés, farines, etc.). Il suffit d'apporter ses contenants au local 1103 du pavillon Marguerite-d'Youville et d'acheter la portion souhaitée. Les détails des dates et des horaires des ventes sont régulièrement précisés sur leur page Facebook : facebook.com/envrac.udem.

* Geoffrey Dirat (2020) : L'assiette des Québécois passée au crible climatique, *Le Devoir* et *Unpointcinq*, 20 septembre 2020, consulté le 22 octobre 2021, 〈 https://www.ledevoir.com/societe/environnement/586073/etude-l-assiette-des-quebecois-passee-au-crible-climatique 〉

6-7 NOVEMBRE 2021

#LaJeunesseVote

ÉLECTIONS MUNICIPALES 2021

POUR EN SAVOIR PLUS

FAÉCUM

FAECUM.QC.CA